

DÉTECTIVE

Guerre de gitans



A Noyon, entre deux tribus de bohémiens, un combat terrible s'est livré. Les couteaux ont troué des poitrines; les massues ont écrasé des crânes. Les pleureuses, à présent, veillent un mort.

(Lire, pages 3 et 7, le pittoresque et dramatique reportage de Emmanuel Car.)

AU SOMMAIRE | Démons et déments, par Louis Roubaud. — Le parricide d'Arnèke, par H. L. — Un gâcheur du « métier », par R. B. — La bande DE CE NUMÉRO | Maucuer, par J. C. — La proie du sadique, par J. Castellano. — L'ensorceleur, par E. Hervier. — Le bouc émissaire, par L. Palauqui.

Chinoiseries

PARMI les chinoiseries juridiques, qui sont nombreuses, l'une des plus singulières est celle qui nous a été récemment signalée et qui a provoqué de la part des autorités tant judiciaires que diplomatiques un volumineux et inutile échange de courrier.

Cette « fantaisie » nouvelle, à notre connaissance le fait est inédit, est due à une convention passée entre la France et l'Espagne en 1862 : aux termes de cet accord, les consuls espagnols ont le droit d'apposer les scellés sur les biens appartenant à un de leurs nationaux décédés sur le territoire français ; mesure réciproquement accordée aux consuls de France en Espagne et parfaitement raisonnable.

Tout est bien lorsque les représentants étrangers ont, de leur fonction, une notion éclairée et qu'ils ne la détournent pas de son véritable sens, mais rien ne va plus lorsqu'on a affaire, comme dans l'anecdote que nous allons raconter, à d'inraisemblables personnages.

L'an dernier, décédait à Paris un peintre espagnol de talent : pour sauvegarder les droits de ses héritiers, le consul — il a été depuis déplacé — apposa les scellés sur l'atelier de l'artiste. Le propriétaire de l'immeuble, après avoir patienté plusieurs mois, demanda à reprendre possession de la pièce bloquée par les cachets de cire : le consul s'y refusa obstinément.

On engagea une procédure de référé devant le président du tribunal de la Seine qui nomma, à la demande de M^r Robert Martin, un administrateur judiciaire à l'effet de libérer le local et de prendre toutes les mesures nécessaires pour parvenir à ce résultat. L'administrateur judiciaire, ainsi investi d'une mission officielle, se heurta à une mauvaise volonté systématique du consul espagnol qui, sans se soucier de la décision du président du tribunal, persista dans son refus d'enlever les scellés.

Le propriétaire, mécontent de voir immobiliser son local, s'adressa au procureur de la République : le procureur saisit le ministère des Affaires Étrangères qui informa de l'incident l'ambassadeur d'Espagne. Le consul répondit qu'il n'avait d'ordre à recevoir de personne, pas même de son ambassadeur, et qu'il ne dépendait que du gouvernement de Madrid.

Et la comédie continua, pas drôle pour tout le monde, puisque le propriétaire de l'immeuble subissait un réel préjudice. Le consul fut rappelé dans son pays : on peut espérer que son départ va mettre fin à une histoire aussi ridicule que celle-là.

Mais il n'en reste pas moins que le cas valait la peine d'être cité : il illustre à merveille les incohérences de certaines règles, justes dans leur principe et stupides dans leur application.

La convention franco-espagnole de 1862 aurait besoin d'être révisée pour que, désormais, l'audacieuse fantaisie d'un consul ne puisse plus se manifester.



Parmi un groupe de nudités très parisiennes, M^r Jean-Charles Legrand, majestueusement « vêtu » de son seul rabat, garde le sourire.



Quant à Gaby Morlay, qu'enlève un centaure du théâtre des Boulevards, elle proteste contre le caricaturiste et proclame : Mon corps est à moi !

Un mort saisi

Une saisie-arrêt sur un cadavre ! La procédure est aussi macabre que nouvelle... Elle a cependant été réalisée par un entrepreneur de pompes funèbres qui, mécontent de n'avoir pas été réglé des frais de transport du corps qu'il avait avancés à la Cie de chemins de fer, pour le trajet Nantes-Paris, avait fait une opposition sur le cercueil et avait ainsi empêché l'inhumation.

La veuve, furieuse du retard apporté aux funérailles, intenta un procès à l'entrepreneur et elle vint d'obtenir, d'une part, la restitution du cadavre, et, d'autre part, 10.000 francs de dommages-intérêts.

Cette histoire rappelle l'intervention des créanciers d'Oscar Wilde allant retirer, dans une misérable chambre d'hôtel, rue des Beaux-Arts, les dents d'or de la bouche du poète défunt pour se rembourser partiellement.



Le grand esthète Oscar Wilde, qui mourut misérablement.

Rondes de nuit

La police allemande vient de mettre en circulation un nouveau modèle de side-car, destiné aux agents de nuit.

Si un de ces agents rencontre sur son chemin une dame qui s'est attardée et qui a manqué son dernier tram, il a l'ordre exprès de mettre son véhicule à la disposition de cette personne et de la ramener chez elle.

Des nus...

A-t-on le droit de peindre sur les murs d'un cabaret des fresques représentant des personnalités contemporaines à l'état d'Eve ou d'Adam ? Grave problème de droit qui était soumis l'autre samedi aux méditations du président du tribunal de la Seine, M. Frémicourt.

Le peintre contre qui plaidait une actrice connue invoquait les droits de l'art, les libertés nécessaires de la caricature. L'actrice répliquait qu'elle entendait soustraire, à la curiosité scandaleuse des clients de l'établissement, une anatomie qui n'appartenait qu'à elle-même.

Le débat se prolongea une heure durant dans le cabinet du président. Et un procès s'engagera bientôt, en audience publique, devant le tribunal.

M^r de Moro-Giafferri et Jean-Charles Legrand — ce dernier appuya la requête de Gaby Morlay — qui figurent l'un et l'autre dans la galerie des nudités parisiennes, protesteront-ils à leur tour ?

Une étoile « exubérante »

C'est dans le Casino National de la Havane, célèbre pour avoir lancé la rumba, que la vedette Lily Damita se laissa entraîner dans un pugilat contre Miss Minnie Pearson, des Ziegfeld Follies, qu'elle accusait d'avoir fait des avances à son mari, le millionnaire Sydney A. Smith. Après avoir exprimé son indignation en anglais, français, allemand et espagnol, Lily Damita passa aux voies de fait, et ses ongles longs et rouges lacérèrent les vêtements de la danseuse...



Lily Damita est une star charmante mais irascible.

La police du Casino intervint, et les deux rivales furent arrêtées. Le Casino ayant intenté à la star un procès en dommages-intérêts, Lily Damita comparut devant le juge Almagros.

Ce dernier, galant homme, refusa de poursuivre l'affaire et se contenta de déclarer :

— Je suis un admirateur du talent dramatique de Miss Damita ; de plus, je considère que c'est le droit de toute femme de se livrer de temps en temps à quelque petite séance récréative et de donner cours à son exubérance...

Publicité de « Détective »

Adresser tout ce qui concerne la publicité de *Détective* à : Néo-Publicité, 35, rue Madame, Paris (VI^e).

VOILA CENT ANS

Le « coup du père François »

Au début de l'année 1833, il ne se passait pas de nuit sans qu'une ou plusieurs agressions nocturnes ne soient signalées au service de la Sûreté. Les malfaiteurs, au nombre de deux, opéraient régulièrement aux environs de la barrière de Pantin. Vers minuit, les deux escarpes, embusqués dans l'ombre d'une porte cochère, bondissaient sur les passants isolés. Le plus fort des malandrins passait derrière les victimes et, d'un geste brutal, il leur retournait les bras, tout en leur comprimant le larynx avec violence. La douloureuse manœuvre durait une demi-minute à peine, mais elle suffisait aux deux larrons pour rafler la bourse et les



Le plus fort des malandrins attaqua la victime par derrière.

bijoux de l'infortuné passant. Puis, tandis que la victime, la gorge broyée, incapable d'articuler une plainte, se relevait péniblement, les deux filous couraient s'embusquer dans un autre coin du quartier. Ils opéraient avec une telle rapidité qu'on les appela les « charrieurs à la mécanique ».

Le 20 février 1833, après des nuits de surveillance, la police arrêta un des deux « charrieurs », un nommé Terrier, qui refusa de donner le nom exact de son complice. Il avoua seulement que c'était un ancien forçat surnommé le « père François ».

Le « père François » demeura introuvable. Il n'en poursuivit pas moins ses exploits. Resté seul, il modifia ses méthodes. Armé d'une ceinture de flanelle, il la lançait comme un lasso autour du cou de ses nouvelles victimes, tout en tenant les deux bouts de la ceinture et en la tirant vers le bas. Il se baissait alors, et chargeait sur ses épaules, comme un sac, le malheureux passant qui suffoquait aussitôt.

L'ancien bagnard attendait que sa victime se raidit dans les affres de l'agonie, puis la jetait à terre, et, sans difficulté, il lui volait alors montre, papiers, argent et disparaissait. Il ne fut jamais pris et le coup qu'il avait créé devint célèbre sous le nom de « coup du père François ».

Les grandes enquêtes de « Détective » continuent...

Après : Les Hommes punis,

PANAMA CARACAS CAYENNE

un reportage d'HENRI DANJOU

LA ROUTE DE L'ÉVASION

C'est un reportage sensationnel

MARIANNE

PUBLIE CETTE SEMAINE

LA FRANCE ET LA RUSSIE

par ÉDOUARD HERRIOT

Des reportages inédits et sensationnels

par

TEX HARDING
ANDRÉ BEUCLER

Et une grande nouvelle policière

LE MESSAGE SANGlant

de J. J. BELL

TOUS LES MERCREDIS

0 fr. 75

DÉTECTIVE

ADMINISTRATION REDACTION ABONNEMENTS

PARIS (VI^e) - 3, RUE DE GRENNELLE - PARIS (VI^e)

TÉLÉPHONE : LITRÉ 62-71

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : DÉTEC-PARIS

COMPTÉ CHEQUE POSTAL : N° 1298-37

DIRECTEUR : MARIUS LARIQUE

FRANCE ET COLONIES 65 » 35 »

ÉTRANGER (TARIF A) 85 » 45 »

ÉTRANGER (TARIF B) 100 » 55 »

DÉTECTIVE



Quand les policiers survinrent, l'effervescence régnait encore sous les tentes des romanis qui s'étaient disputé le partage des chevaux (ci-dessous) du campement.

Noyon (de nos envoyés spéciaux).
 NOYON venait de vivre une rude journée : dix heures durant, la grande foire mensuelle avait entassé pêle-mêle dans les rues de la cité une cohue invraisemblable de maquignons et de bohémiens. Ces gens après au gain avaient longuement discuté, crié, vendu, acheté. Sur le tard, on avait bu et chanté dans les gargottes. Dans leur coin, les gitanes dépenaillées avaient dansé en faisant claquer leurs talons nus. Le soir était tombé, arrêtant les jeux, vidant les cabarets. On avait refoulé la horde des forains, bruyante et titubante, aux barrières de Noyon. Et la ville s'était assoupie aux pieds de sa haute cathédrale dont les tours chancelantes, deux fois incendiées, découpaient sur la nuit leurs ogives douloureuses...

Soudain, des coups de feu claquèrent sur la ville endormie. Des fenêtres s'ouvrirent.
 — C'est sûrement les romanichels.
 — Oui, ceux qui campent au pont du canal. Guidé par la rumeur publique, M. Monteil, le diligent commissaire de Noyon, suivi de ses agents, gagna en toute hâte le pont du canal où les époux Rouffignac tenaient un petit café.
 — Si ce sont ces gaillards-là qui ont tiré, murmura le commissaire, je suis certain de les trouver chez Rouffignac.

Le patron de l'auberge se tenait sur le seuil, tremblant de peur. Il répétait sempiternellement les mêmes syllabes :

— Ah ! les cochons !... les cochons !...
 Un carnage s'était déroulé dans le cabaret. Parmi les tables renversées, les bancs démolis, au milieu des tessons de bouteilles et des verres brisés, gisaient des foudres, des carabines, des poignards, des gourdins, des chapeaux, des vestes. Et, partout, de la porte au comptoir, on patageait dans le sang, un sang noir qui s'épandait sur la pierre, qui s'agglutinait dans les coins. Du sang, il y en avait au plafond et sur les murs ; les vêtements de l'hôtelier en étaient éclaboussés. Tiède encore, tout ce sang exhalait une odeur âcre. Cependant, il n'y avait là ni cadavre, ni blessé.

— Alors ? interrogea le commissaire. Où sont-ils ?
 L'aubergiste pointa son index vers la ligne sombre du canal. A quelques centaines de mètres plus bas, des feux clignotaient. A l'entour, des ombres compactes s'agitaient.

— Là ! Là ! Voyez-les : ils sont tous rentrés dans leur camp. Les morts aussi. Tous ces romanichels de malheur sont venus ici, à soixante, peut-être à cent. Des gosses, des femmes. On ne pouvait plus en mettre un seul dans la salle. On ne pouvait plus circuler autour des tables. Une rixe a éclaté brutalement. Aussitôt, les balles ont sifflé, et j'ai dû fuir moi-même pour ne pas écoper. Je les ai laissés s'entretenir et s'égorger tout leur saoul. Je n'y pouvais rien. Un peu avant votre arrivée, ils se sont calmés et se sont enfuis en emportant ceux qui étaient restés sur le carreau. Il devait bien y en avoir une bonne dizaine !... Ah ! les cochons !...
 ■ ■ ■

Les policiers, sans en entendre davantage, dévalèrent en hâte vers le camp des bohémiens. A cinquante mètres de l'estaminet, ils butèrent dans un groupe tragique : deux gitanes échevelées traînaient, chacune par un bras, une épave lamentable.

C'était un homme qui râlait, le front ouvert, le nez broyé, les lèvres déchirées. A la vue des autorités, les deux femmes se jetèrent sur le corps pantelant...
 — Il est à nous...

Hommes, femmes et enfants pleuraient le mort, vouaient le meurtrier aux pires malédictions, mais se liguèrent tous contre l'intervention de la police.



cœur. Une balle avait frappé là ; l'homme était mort. A genoux près du corps, une gitane soutenait, des mains, la tête de celui qui avait dû être son époux. Par saccades, elle collait sa bouche sur les lèvres du mort. Elle mêlait ses tresses brunes aux cheveux crépus du cadavre qu'elle couvrait de caresses éplorées.

— Giorgio ! Giorgio ! Giorgio ! glapissait-elle.

Près du cadavre, une bougie vacillait, creusant des rides mouvantes sur la face torturée du gitan dont les yeux grands ouverts et immobiles fixaient l'infini de la nuit. Et, brusquement, à quelques pas, une lueur intense s'éleva au-dessus des tentes. Là, une bande de bohémiens s'acharnait, qui de la hache, qui du marteau, à mettre en pièces une roulotte dont les cloisons fragiles se brisaient comme des fétus de paille. Des gamins, montés dans la voiture, jetaient dans un feu des paquets de paperasses qui brûlaient avec une rapidité prodigieuse. Le commissaire Monteil se rua vers les destructeurs. Deux bohémiennes encore s'interposèrent pour empêcher les policiers de gagner l'incendie :

— N'avance pas ; ici, c'est la justice que nous faisons.

Elle montrait la roulotte saccagée :
 — Ça, c'est la « roubitelle » de Mathieu. Elle doit aller dans le feu parce que Mathieu c'est l'assassin de nos frères.

Les deux tigresses furent maîtrisées, mais il était trop tard. Ce qui venait de flamber, c'étaient des liasses de titres et des liasses de billets de banque. Il avait pu y avoir là cent mille ou deux cent mille francs, peut-être plus. Une véritable fortune venait d'être réduite en cendres.

A cet instant, le brigadier Aubry, de la gendarmerie de Noyon, arrivait avec ses hommes,

cerna de son mieux les tribus enragées tandis que, insouciant du danger, le commissaire Monteil et ses gardes parcouraient l'intérieur du camp et s'efforçaient de ramener au calme soixante démons ivres de massacres. Mais les corps à corps et les pillages ne cessaient sur un coin du terrain que pour reprendre, avec plus de violence, sous la tente voisine. Des femmes s'acharnaient sur les blessés qui n'étaient pas des leurs, comme des fauves à la curée.

Soudain, une panique inattendue s'empara des romanichels ; les tribus se séparèrent, ramassèrent leurs blessés, harnachèrent leurs chevaux et tentèrent de fuir. A grand-peine, les policiers bloquèrent les deux clans, l'un contre le canal, l'autre contre l'auberge. Dans la nuit, sur la terre grasse, il leur fallut rattraper et ramener des femmes, des enfants, des chevaux...

— La police, laissez-nous partir... Ce n'est pas ton affaire !... hurlaient les derniers bohémiens valides qui refusaient de livrer les blessés qu'on entendait gémir au fond des roulettes.

Il fallut user d'une lente diplomatie pour enlever les plus grièvement atteints et les acheminer sur l'hôpital de Noyon.

Depuis ce moment et jusqu'à l'aube, jusqu'à ce que la loi puisse prendre possession du mort, la tribu de celui-ci se livra autour du cadavre à des cérémonies étranges. Les gitans étendirent le corps sur un lit de coussins et de couvertures noir et or. On le recouvrit de châles bariolés et de pesantes soieries aux teintes multicolores. Les proches du défunt s'agenouillèrent devant ce dernier, les yeux révulsés, la face crispée dans une expression de douleur hallucinante. Et, devant le corps qui se raidissait peu à peu, des petites gitanes, drapées dans leurs châles éclatants, dansaient en égrenant les litanies de la mort. Puis, l'ancêtre de la famille récitait les invocations maléfiques qui devaient livrer le meurtrier aux pires châtements. Enfin, devant le reste de la tribu qui contemplait cette scène funèbre, la pipe à la bouche, la reine des gitanes composa et psalmodia une mélodie en l'honneur du « guerrier » disparu :

Ecoute-moi ; ô peuple romani,
 Debout autour du plus grand des héros,
 Je veux te dire comment mon prince a succombé...

■ ■ ■

La race bohémienne est la plus étrange qui soit. Depuis des siècles, elle parcourt l'Europe en tous sens, insensible aux climats comme aux progrès. Tziganes, gypsies, roumis n'ont pas varié d'un fil dans leurs habitudes millénaires et nul n'a jamais pénétré le secret de leurs origines, de leur existence et de leur fin. C'est à quoi forçait de penser le vieux romanichel qui tournait inlassablement devant la morgue de Noyon, quelques heures après la levée du cadavre. Comme autrefois ses ancêtres, le vieillard, vêtu de la cote de velours des patriarches nomades, avait le profil aigu, le teint couleur de brique, et son menton s'ornait d'une barbe vénérable, broussailleuse et pouilleuse.

— Es-tu de la tribu de Demestre ? lui demandais-je.

Le vieux romanichel hochait la tête sans conviction ; mais, comme il était seul sur la place, guettant la sortie improbable du mort, il se résigna à me répondre d'un ton dolent :

— Oui, tu sais, je suis le grand-père de Georges Carlos que Mathieu a tué, cette nuit, là-bas, au petit bistrot du canal.

« Moi, je suis Jean Demestre, l'aïeul de la tribu. Quand crois-tu qu'ils vont nous rendre le corps qu'ils nous ont volé ? »

— Qui ça, « ils » ? La police ?

— Oui, tu sais. Ceux-là qui l'ont pris pour lui chercher le plomb qu'il a reçu dans les côtes. Un roumi ne méritait pas un pareil déshonneur. Puisqu'il est mort, à quoi cela y changera-t-il de savoir comment il est mort ?

Le vieillard exhalait sa rancœur ; il se refusait à comprendre l'utilité d'une autopsie. Il maudissait la justice ; mais, pas une seconde, il n'eut un mot de regret pour le petit-fils dont il réclamait la dépouille.

— Comment tout cela est-il arrivé ?

(Lire la suite page 7.)

GUERRE



DE GITANS

à nous... messieurs ; vous ne pouvez pas y toucher.

Le commissaire chercha, en vain, à dégager le blessé. Mais les bohémiennes se cramponnaient au malheureux, cherchant à mordre les mains qui se tendaient vers elles.

— Va-t-en, messieurs... ça ne te regarde pas.

Abandonnant les deux gitanes, les policiers se précipitèrent vers les tentes d'où montait une rumeur sauvage coupée de jurons éclatants. Mais, avant d'y parvenir, ils se heurtèrent à un second groupe, plus tragique encore que le premier : dix à douze femmes formaient cercle et se lamentaient autour d'un magnifique athlète allongé sur l'herbe humide, nu jusqu'à la ceinture. Une plaie sanguinolente se creusait en plein torse, à la place du

Donc, le nommé Paul Belcourt, jusqu'au 5 mai 19... était simplement considéré dans la maison qu'il habitait comme un locataire ayant des démêlés avec sa propriétaire et à qui la Cour d'Appel de Paris venait de donner raison.

Le 5 mai, à 11 heures de la nuit, le nommé Paul Belcourt a été, de notoriété publique, déclaré fou furieux.

Bien entendu, moi, Paul Belcourt, j'ignorais ma folie et ma fureur, dont on n'avait pas pris soin de m'informer. J'ignorais que des agents en bourgeois cernaient l'immeuble où se trouve mon logement. Un service secret avait été organisé. On ne laissait plus entrer personne, 15 ter, avenue de Messine, sans requérir son identité.

Moi, j'avais mal aux dents. J'avais un cachet pour fuir dans le sommeil la douleur lancinante d'un nerf endommagé. Je dormis bientôt.

— Paul Belcourt, ouvrez ; au nom de la loi ! Je n'ai rien entendu. Ma chambre est à l'autre bout de l'appartement. Les portes intérieures étaient fermées ; l'aspirine m'avait assoupi...

Les agents ont brisé un carreau pour ouvrir. J'ai été enfin réveillé.

J'aurais pu, croyant à une agression, saisir mon revolver et tirer. Je n'ai pas eu la présence d'esprit de faire ce geste. Tant mieux pour moi ! Menottes aux mains, en vêtement de nuit, je traversai la cour.

Les locataires, le personnel de Mme Anvers, les inspecteurs en civil, formaient une foule. Il y avait aussi un gros chien noir, un berger belge, fort comme un loup, doux comme un mouton, qui se frottait contre mes jambes. C'était mon fidèle Philos.

Je compris que le moindre mouvement de protestation pourrait être interprété comme une crise et je réussis à me dominer.

Le taxi stoppa devant le commissariat des Champs-Élysées. Nous comparûmes, Philos et moi, devant des messieurs qui paraissaient embarrassés.

(1) Voir « DÉTECTIVE », depuis le n° 21.

encore. On me poussa. J'entendis la clé fermer la serrure : j'étais dans l'une des chambres, semblable à celles d'où partaient les cris.

Une petite pièce sombre.

Au plafond, une lampe électrique carbonneuse est enfermée dans un grillage, autour duquel est tissé un abat-jour de toiles d'araignées. D'abord, on ne songe pas à voir, mais à se couvrir le nez et la bouche pour ne plus respirer.

Une boue colle à mes pieds nus. Cette boue, les malheureux qui m'ont précédé ici en ont éclaboussé les murs. Je cherche une chaise. Le seul meuble est une sorte de paillasse sur quatre pieds... Mais la paillasse aussi est gluante.

J'allai, à droite, à gauche, sans savoir où me poser. Bientôt, j'étais assez souillé moi-même, pour avoir peur de me toucher !

Allais-je rester ainsi debout, les bras ballants... Combien d'heures ?

Je me décidai, vers le matin, à m'étendre sur le lit immonde.

Telle fut ma première nuit à l'Infirmérie spéciale — oh ! bien spéciale ! — du Dépôt de la Préfecture de Police.

Chez moi, après mon enlèvement nocturne, le chauffeur de Mme Anvers — c'est lui qui me l'a rapporté — était allé à la cave chercher pour ces messieurs des vins de Porto.

On buvait à mon heureuse séquestration !



Un infirmier ou un gardien — comment le nommer ? — se promenait dans les couloirs des cellules et de temps en temps soulevait la petite lucarne à guillotine pour me surveiller. Je crus pouvoir lui adresser une requête :

— J'ai une rage de dents. Voulez-vous me procurer un cachet d'aspirine ?

— Impossible. Le règlement s'y oppose.

Malgré la fatigue, je n'ai pu dormir une minute. Au matin, l'ampoule s'éteignit au plafond, une lueur blanche pénétra par le hublot. La porte s'ouvrit. L'infirmier, sans mot dire, posa quelque chose par terre... et s'en fut, après avoir donné à la serrure le tour de clé réglementaire.

Je regardai par terre, près du trou à vidange, ce qu'on était venu m'apporter : une écuelle d'étain et, dans l'écuelle, quelque chose... Non,



Belcourt traversa pieds nus les divers cours du Dépôt et, contournant le bureau (ci-dessous), arriva à la porte de l'Infirmérie spéciale.

DÉMONS ET



Si invraisemblable que fût alors ma situation, j'imaginai encore que tout allait s'arranger. Un court interrogatoire mettrait les choses au point. On s'excuserait de l'erreur...

Il n'y eut pas d'interrogatoire. — Il faut envoyer le cabot à la fourrière, dit le secrétaire.

— A la fourrière !

Philos se frottait toujours contre mes jambes. J'eus peur pour lui... et pour moi. La fourrière n'était pas le destin que je lui avais promis. Mais si l'on jugeait utile de le séparer de moi, c'est qu'on avait décidé de me garder prisonnier.

Moi, j'attendis une heure, toujours à demi-nu, dans une salle du poste. Dans la pièce voisine, ces messieurs se concertaient et paraissaient de plus en plus ennuyés. Des bribes de phrases me parvenaient quand on ouvrait la porte.

J'entendis :

— Il faut prévenir M. Clapier...

On téléphona :

— Allo ! M. le Président, s'il vous plaît... De la part du commissariat des Champs-Élysées !... J'apitoyai visiblement les jeunes agents à qui on m'avait confié.

Un agent voulut me consoler :

— Ça s'arrangera !

Il m'apparut comme un ami. Je le questionnai :

— Que savez-vous sur mon affaire ?

— On vous a fait un sale coup !

Vers minuit, on se décida à m'emmener. Un taxi attendait. J'y entrai dans mon accoutrement grotesque, les yeux agrandis par l'angoisse, les cheveux ébouriffés.

On s'arrêta quai de l'Horloge.

— Descendez !

— J'ai les pieds nus...

— Allons, dépêchons-nous !

Je marchai pieds nus sur le pavé froid dans la cour de la Conciergerie, contournant le local des filles soumises, jusqu'à la porte de l'Infirmérie spéciale.

Les cellules étaient aérées par d'étroites fenêtres à guillotine, presque des hublots. Et de là venaient des cris, un tumulte douloureux, une cacophonie de plaintes :

— Je m'asphyxie, ouvrez. Pitié !

— Ouvrez-moi, je vous demande pardon !... Prévenez ma mère !

— Enfin, laissez-moi voir ma femme !

— Ouvrez donc, charognards, ça pue !

Un mot revenait : « Pitié »... Un mot de théâtre, trop galvaudé pour émouvoir, auquel, pourtant, cette nuit, ce lieu, ces accents restituaient sa signification.

On ouvrit une porte, une autre..., une autre

Un service secret avait été organisé autour du 15^{ter} avenue de Messine (ci-dessus) où habitait Paul Belcourt.

L'acteur Pierre Daltour (ci-contre) fut, lui aussi, victime d'une arrestation arbitraire.

Au commissariat des Champs-Élysées, le « prévenu » de folie fut reçu par des messieurs assez embarrassés

pas même un brouet ou une pâtée ; une colle, la pitance d'un fou !

J'ai pu me procurer par la suite des aliments au restaurant. Mais je pense aux malades pauvres qui n'ont pas le droit à la pistole.

Le surveillant ouvrait de temps à autre le judas. Je l'interpellai poliment.

— Je voudrais voir ma mère et mon avocat.

Il partit sans refermer la lucarne. J'entendis ouvrir une porte au bout du couloir. Puis le son d'une voix me parvint.

— Votre mère et votre sœur sont précisément ici ; ne les entendez-vous pas ?

J'étais sauvé !

J'entendis les deux voix familières sans comprendre les paroles. Ma mère et ma sœur avaient une conversation avec le médecin... Enfin, j'allais sortir ! Après cette nuit de cauchemar, ma mère et ma sœur m'emmèneraient chez nous. Quelle détente ! Ma rancune s'évanouissait, j'étais prêt à pardonner à tous l'erreur ou la machination dont j'avais été victime.

Mon Dieu ! les pourparlers sont longs !... Pourquoi ma mère s'attarde-t-elle ? Elle écoute le docteur, elle le questionne. C'est vrai qu'elle n'en finit plus quand elle parle de moi !...

Combien de temps ? Avec mon impatience, je dois décupler, centupler chaque seconde !

Ma mère et ma sœur m'ont conté, depuis, leur journée au parloir du Dépôt.

Elles y sont restées près de six heures. On leur a dit à toutes deux qu'on ne pouvait me conduire auprès d'elles ; mon état ne le permettait pas. Elles ont insisté, on les a amusées avec des « demandes d'autorisation », des « démarches » qu'on allait faire, des « instructions » qu'on allait recevoir. Elles sont parties ahuries, angoissées.

Quand je n'ai plus entendu leur voix, j'ai demandé au gardien :

— Où sont-elles ?

— Elles sont parties !

J'étais atterré. Il m'a expliqué :

— Votre mère et votre sœur ne désirent pas vous voir !

Cette fois, ils m'ont « possédé ». Qu'on me pardonne des expressions de soldat... : « J'en ai eu plein le... ventre ! » Je me suis écroulé sur la paillasse et j'ai pleuré.

Sitôt ma mère partie, un gardien — le plus costaud de tous, presque un hercule — vint me chercher. Il portait sur le bras une camisole de force qui pourrait être utilisée sur un signe de rébellion.

Le docteur Logre nous reçut, l'hercule et moi, dans son cabinet. On me fit asseoir sur une chaise, face au bureau, à une convenable dis-

tance, pour que je ne puisse sauter sur le médecin.

Le docteur Logre est un gros homme pâle et courtis. Une barbiche à l'impériale affine son visage. Il est correct et bourgeois, s'exprime avec aisance en mesurant ses mots, qu'il ne cherche pas.

Un sténographe s'assit près de lui avec un bloc-notes pour y consigner ses réponses. Mon juge médical feuilleta une liasse de papiers déposés devant lui et commença :

— Le dossier que j'ai sous les yeux vous représente comme un fou extrêmement dangereux...

Il feuilleta encore, se pencha sur les pages et résuma :

— Vous avez passé un couteau à travers une porte en proférant des menaces de mort !

Je compris à ce moment par quelle sorte de calomnies on avait établi — de notoriété publique — ma folie.

— Voyons, docteur !... Faites venir ici la personne qui a pu inventer cet incident ridicule et confrontez-la avec moi. Je suis sûr qu'elle n'osera plus...

J'ai d'autres témoignages, interrompit M. Logre, toute une série de témoignages. Tenez, les voisins, le veilleur de nuit, des familiers de la maison...

— Non, docteur, les documents qu'on vous a confiés sont faux !

Il ne répondit pas, réfléchit, caressant entre deux doigts sa barbiche pointue. Puis, brusquement :

— Dans quels termes êtes-vous avec votre mère ?

— ... Mais très bons.

— N'avez-vous pas été brouillé avec elle ?

— Jamais.

— Alors, n'a-t-elle pas prononcé à votre sujet des paroles imprudentes ?

Qu'insinua-t-il ? Quels doutes insufflait-il dans mon esprit ? Précisément, tout l'après-midi, j'avais entendu la voix de ma mère; le gardien venait de m'affirmer qu'elle se refusait à me voir... J'aurais pu, à ce moment encore, trébucher, m'abandonner au désespoir, perdre mon sang-froid, pousser un cri ou m'élançer sur cet homme.

— Non, non ! Avant la cellule... Chez vous. Dans la rue ?...

J'aurais bien ri malgré ma terrible position, mais le rire aurait été transformé par le greffier-sténographe en : hilarité. Pour ce que l'hilarité est le propre — non prévu par Rabelais — d'une certaine forme du délire démentiel.

A l'expérience suivante, le docteur Logre me parlait gastronomie :

— Et votre nourriture ?

— Je la fais venir du restaurant, comme vous m'y avez autorisé.

— Non, pas ici... Là-bas.

— Où ?

— Chez vous, avenue de Messine. N'avez-vous jamais remarqué que votre propriétaire y ait introduit quelque poison ?...

— Mais je vivais en garçon, je prenais tous mes repas au restaurant !

Mes répliques étaient suivies d'un silence, d'un lourd silence studieux, pendant lequel mon chirurgien mental hésitait, le scalpel en main. Je mettais à profit ces répités pour présenter, sans trop d'espoir, mon éternelle requête :

— Ma mère !... Mon avocat !...

Les jours passaient. Il répondait chaque fois :

— Demain... Oui, peut-être demain.

Et chaque heure était plus glissante. Chaque heure me séparait davantage des miens, de mes amis, de mon travail, de la vie normale et libre... Je m'enfonçais...

■ ■ ■

Il y avait eu des vitres brisées, 15 ter, avenue de Messine, dans l'immeuble où j'ai un appartement. Ma propriétaire m'avait accusé d'être le briseur de vitres.

Heureuse accusation !

J'étais poursuivi, médicalement, comme maniaque, et, judiciairement, comme mauvais plaisant. On avait voulu faire bonne mesure ; on avait eu recours simultanément à la science et à la justice.

Une instruction était ouverte contre le présumé casseur de carreaux. Je n'étais pas de ceux qui maudissent leur juge !

Etre accusé, c'est être responsable !

— Je viens voir mon client, M. Paul Belcourt.

Le gardien l'introduisit au parloir. Zévaès n'avait pas lu ses journaux, il les déplaça, les parcourut, s'y absorba jusqu'à oublier le temps. Lorsqu'il s'aperçut de consulter sa montre, il put mesurer son attente : quarante-cinq minutes. Il ouvrit la porte, avisa un nouveau gardien :

— Eh bien ! mon client ?

— Ça dépend de M. le directeur !

— Où est M. le directeur ?

— Dans son bureau.

— Vous l'avez prévenu ?

— Oui, monsieur.

— Où est le bureau ? C'est ici ?

— Oh ! monsieur, n'entrez pas sans autorisation !

Zévaès était devenu rouge. Il avait ouvert une porte et s'était trouvé nez à nez avec un curieux homme, en redingote noire, pantalon à la zouave, cravate lavallière et front luisant.

Clérambault — c'était lui — suffoqua :

— Quoi ! monsieur, vous osez !...

— Je viens vous demander si vous vous f...ez de moi !

■ ■ ■

On s'expliqua.

L'avocat exhiba au directeur de l'Infirmérie spéciale le permis qui lui avait été remis par M. le juge d'instruction pour communiquer avec M. Belcourt. Il crut devoir citer l'article du Code qui donnait à tout inculpé le droit de voir son avocat et de lui parler librement.

— C'est la loi.

— Oui, sourit Clérambault, mais notre règlement s'y oppose !

— Monsieur ! répliqua Zévaès, vous m'avez fait perdre une heure. Je connais mon droit et mes droits ; je vous préviens que je ne sortirai pas de votre cabinet sans avoir vu M. Belcourt.

Et il s'assit.

Le maître du Dépôt leva les bras au ciel :

— Vous prétendez me faire violence !

Puis, plus doucement :

— M. le Préfet peut seul autoriser cette dérogation...



Le taxi qui emmenait le « prisonnier » s'arrêta quai de l'Horloge (ci-dessus).

Clérambault sortit et revint cinq minutes plus tard :

— Eh bien ! maître, M. le Préfet, contrairement à tous les précédents, a bien voulu vous autoriser à voir un interné.

Quelques instants après, j'étais mis enfin, après cinq jours de secret, en présence de mon avocat.

M^e Zévaès me frappa l'épaule :

— Allons, mon petit. C'est fini. Vous n'en avez plus pour longtemps ici. On s'occupe de vous : la presse proteste, l'Union des Artistes prend en mains vos intérêts. Moutet se propose d'interpeller le ministre de l'Intérieur. Ah ! vous avez de la chance d'avoir des amis !

Je n'avais pas osé l'embrasser en arrivant. C'est lui qui me serra dans ses bras pour me dire au revoir.

Trois jours après, j'étais libre !

— Oh ! oui, Zévaès, j'ai eu de la chance d'avoir des amis. Et, parmi eux, j'ai eu de la chance de vous avoir !

Maintenant, je songe aux autres, à ces êtres d'apparence raisonnables, si difficiles à distinguer des vrais hommes sensés ; aux hommes sensés, si difficiles à distinguer des fous... ; à tous ceux qui hurlent ou pleurent dans les cachots de l'Infirmérie spéciale.

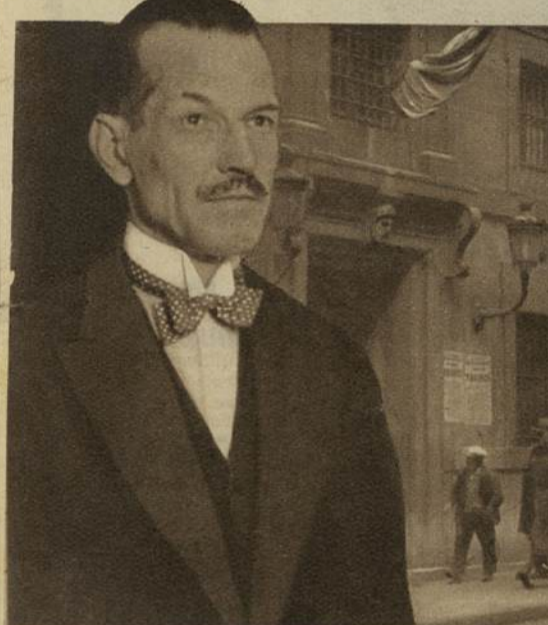
(A suivre.)

Pour narration conforme :

Louis ROUBAUD.

M. le juge d'instruction Delalé (à gauche du local des filles soumises, au Dépôt), sur la demande du défenseur, lui délivra un permis de communiquer.

DÉMENTIS



Si je n'avais pu me maîtriser, j'« étais fait » ! Mon gardien colosse me passait la camisole. Le sténographe enregistrait :

« ... A ce moment, le malade voulut se précipiter sur M. le médecin ; il a été difficilement maîtrisé... »

Le docteur Logre est un savant fort estimé, dont je ne puis mettre en cause la bonne foi. Je suis persuadé qu'il n'a pas voulu se rendre complice d'une machination contre moi ni servir les personnes qui paraissent avoir eu quelque intérêt à me retrancher des vivants.

Pour lui, j'étais un cas, un sujet... un problème, si l'on veut.

On lui amenait un homme à demi-nu, les mains enchaînées. L'individu — c'est le terme du Dépôt — présentait d'office un danger public. Ce danger — administrativement admis — était-il, oui ou non, d'origine pathologique ? Voilà toute la question !

Je profitai d'un silence pour lui demander :

— Quand pourrai-je voir ma mère et M^e Zévaès, mon avocat ?

Il hésita, polit encore sa barbiche et murmura dans une moue :

— Avant peu !...

— Quand ?

— Demain peut-être...

Je fus, les jours suivants, soumis à de nouveaux interrogatoires.

Le docteur Logre m'interrogeait avec une douceur, une bienveillance qui parfois m'épouvantaient.

— Voyons ! résumait-il : d'après nos conversations, d'après vos lettres, je suis amené à croire que votre propriétaire, Mme Anvers, et son hôte, M. l'abbé Arden, vous ont voulu du mal. N'est-ce pas, au fond, votre pensée ?

— Evidemment.

Alors, mon inquisiteur, dardant sur moi des yeux fixes dont il ne songeait plus à voiler l'éclat sous les cils :

— Pour tout dire... n'est-ce pas ?... ils ont été diaboliques !

Le sténographe arrêta son crayon... Allai-je répéter le mot-traquenard, le mot qui, enregistré dans un rapport, justifierait mon transfert à Sainte-Anne ?

Je haussai prudemment les épaules. L'autre, infatigable, cherchait une nouvelle faille à mon cerveau :

— Ne sentez-vous pas des odeurs ?

— Oh ! certes oui ! La cellule où je suis est intenable.

M. Delalé avait été commis pour mon affaire. Il vint me voir ; je l'accueillis comme un libérateur...

— Votre visite me rassure !

— Je viens procéder à votre interrogatoire.

Vous êtes inculpé de bris de vitres et de menaces de mort contre votre propriétaire, Mme Anvers.

■ ■ ■

Cet interrogatoire me reconforta. Si rudimentaires que fussent mes notions de droit pénal, je pouvais faire cette déduction : « J'ai un juge ; donc je puis avoir un avocat ! »

Après être venue réclamer cinq fois de suite à M. de Clérambault la faveur de m'embrasser, ma mère était allée trouver M^e Zévaès.

M^e Zévaès avait demandé à M. Delalé un permis de communiquer qu'il avait immédiatement obtenu et, muni de cette pièce, il s'était présenté à l'Infirmérie spéciale.

Le droit d'un avocat de s'entretenir sans témoin avec son client pendant l'instruction est inscrit dans le Code. Grâce à mon inculpation, les garanties de la loi ne devaient plus m'être refusées !

M^e Zévaès est un homme de cœur et de talent ; je crois que son talent et son cœur se confondent : il est bon et vif. Il tendit son papier à un gardien.

M^e Zévaès est un homme de cœur et de talent ; je crois que son talent et son cœur se confondent : il est bon et vif. Il tendit son papier à un gardien.

M^e Zévaès (ci-contre) est un homme bon et vif dont le cœur et le talent se confondent.

M^e Zévaès (ci-contre) est un homme bon et vif dont le cœur et le talent se confondent.

M^e Zévaès (ci-contre) est un homme bon et vif dont le cœur et le talent se confondent.

M^e Zévaès (ci-contre) est un homme bon et vif dont le cœur et le talent se confondent.

M^e Zévaès (ci-contre) est un homme bon et vif dont le cœur et le talent se confondent.

M^e Zévaès (ci-contre) est un homme bon et vif dont le cœur et le talent se confondent.

M^e Zévaès (ci-contre) est un homme bon et vif dont le cœur et le talent se confondent.



GRAND
REPORTAGE
DE
LOUIS ROUBAUD

FATS DIVERS

Le parricide d'Arnèke



Dans le quartier de la "Ville de paille", une maison d'assez belle apparence, couverte de tuiles neuves, dominait toutes les autres. C'était celle du vieux Leroy.

Dunkerque (de notre correspondant particulier).

Un jeune homme courait dans la nuit. Il vint s'abattre contre une porte qu'il martela de ses poings nerveux. C'était celle de la maison des sapeurs-pompiers. Une fenêtre s'ouvrit. Une voix interrogea :

— Qui est là ?
— Michel Leroy, d'Arnèke. Venez vite; mon frère est en train de tuer mon père !...

■ ■ ■

Le crime avait pour point de départ un incident banal. Ce jour-là, c'était un dimanche. Un dimanche comme les autres. Le quartier de « la Ville de paille », ainsi surnommé à cause des masures couvertes de chaume qui se groupent le long d'un chemin boueux, avait résonné tout au long du jour des cris joyeux des enfants s'ébattant parmi les flaques d'eau.

Une maison de plus belle apparence, couverte de tuiles neuves, dominait les autres. C'était celle du père Leroy. Tout l'après-midi, on avait joué aux cartes chez le vieux. Il y avait là, autour de la table ronde, recouverte d'un tapis tout usé, outre le vieux et son fils, Michel, Mme et M. Félix Prévost, les voisins.

Le fils aîné, Daniel Leroy, âgé de 27 ans, était allé danser au village.

A neuf heures, les invités des Leroy se retirèrent et, après un frugal repas, Michel et son père prirent le parti de se coucher sans attendre le retour de l'aîné.

Il était onze heures et demi lorsque des pas se firent entendre sur le chemin. Des pas hésitants.

— Il est encore soûl, pensa le père.

Daniel était, en effet, dans un état d'ébriété ignoble.

— C'est à cette heure que tu rentres ? lui reprocha le vieux Leroy. Et tu es ivre !...

— Il n'est pas tard, répartit l'ivrogne. Si tu ne sais pas l'heure qu'il est, tu n'as qu'à te lever et aller regarder la pendule.

Ce que le père fit. Daniel entra alors dans une violente colère. Il renversa la table, se dirigea en titubant vers la cuisine. Là, au fond d'un placard, il y avait un fusil...

Le père Leroy (ci-dessous) mourut le lendemain, et Michel (à sa droite) avait été grièvement blessé.



Au bruit des coups de feu, M. Félix Prévost accourt.



Daniel Leroy était rentré abominablement ivre.



L'assassin avait été ramené sur les lieux de son crime.



— Daniel, que vas-tu faire ? hurla Michel en se dressant.

L'ivrogne, en ricanant, écarta d'un coup d'épaulle le jeune homme et prit l'arme...

Chez les Prévost, on dormait. Soudain, Mme Prévost se réveilla en sursaut. Deux détonations venaient de rompre le silence de la nuit... Des gémissements s'élevaient maintenant, à proximité de leur barrière. Félix Prévost sauta à bas de son lit, s'habilla rapidement et sortit.

Il buta contre un corps recroquevillé à terre.

Il reconnut le vieux Leroy.

— Que fais-tu là ? lui demanda-t-il.

— Je suis tombé, répondit Leroy. Mon fils, Daniel, m'a tiré un coup de fusil.

— Où est Michel ?

— Il s'est sauvé. Je crois bien que lui aussi a été blessé.

Tandis que M. Prévost allait à la recherche du garde champêtre, le vieux, aidé des femmes qui s'affairaient en gémissant autour de lui, gagna la maison vide et s'étendit en râlant sur le lit.

■ ■ ■

Et, le lendemain, ce fut la chasse à l'homme. On suivait la trace des pas du meurtrier, imprimée dans la terre grasse des labours. Sept kilomètres plus loin, au lieu-dit : « Le Violon d'Or », on perdait sa piste.

Enfin, deux coups de téléphone signalèrent le bandit à Zegers-Cappel. Un cultivateur, M. Ammeux, l'avait rencontré dans un chemin creux; un autre, M. Braems, avait trinqué avec lui dans un débit de Erkelbrughe. Les gendarmes s'y rendirent en automobile. Ils apprirent que le meurtrier du vieux Leroy avait déjà été ar-

resté par le garde champêtre de Zegers-Cappel, aidé de M. Potier, marchand de porcs à Arnèke.

■ ■ ■

Le parricide fut reconduit dans la maison de son crime pour y être interrogé.

— Où est le père ? demanda-t-il.

— Il est mort ce matin à l'hôpital.

L'homme baissa la tête.

— Et Michel ?

— Grièvement blessé ; mais il s'en remettra.

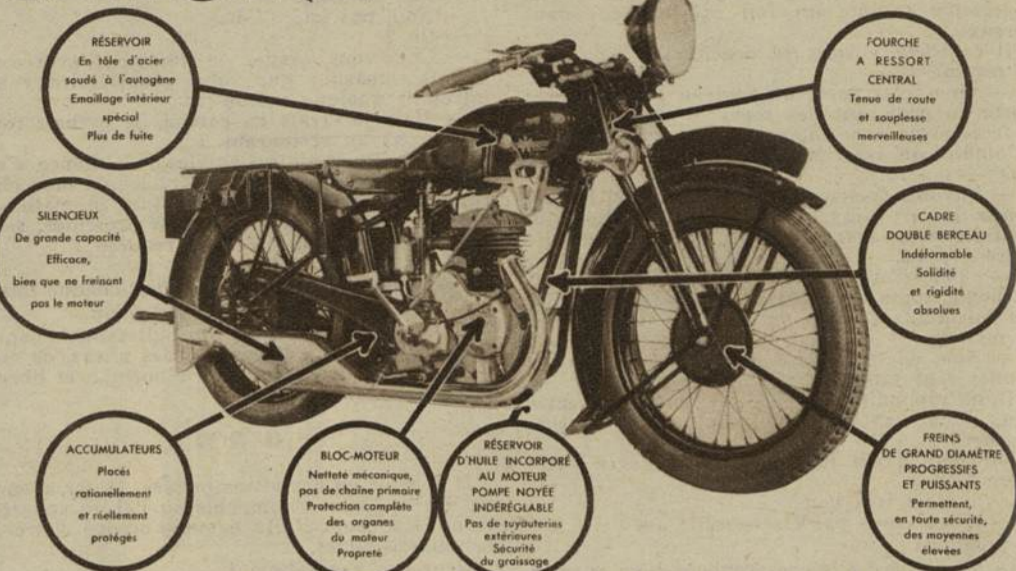
Une rafale de huées vint cingler les vitres. La foule assemblée dehors criait, réclamant la mort de l'assassin.

— Tout ça, dit-il en s'asseyant lourdement en face de son juge, c'est de la faute du vin.

Et il étendit sur ses genoux ses grosses mains tremblantes, gonflées de veines bleues et rouges, et qu'agitaient de convulsifs tremblements. H. L.

GNOME RHONE

SES MOTOCYCLETTES 350 cmc SONT LES SEULES QUI RÉUNISSENT TOUTES LES CONCEPTIONS MÉCANIQUES MODERNES



Demander le Catalogue des nouvelles 350 cmc à GNOME-RHONE, 34, Rue de Lisbonne à Paris

CUISINIÈRE en réclame

Franco de port et d'emballage



1^{er} versement 1 mois après a livraison

FACULTE de RETOUR

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE GRATUIT N° 46

Au comptant remise 10 %

Fr. 30. par mois

N° 43. Cuisinière entièrement en fonte émaillée céramique, bleu, vert, brun, gris-bleu, largeur 60 cm, sans les rampes qui peuvent être fournies de côté ou en façade, à volonté. Haut. 70 cm, foyer avec système breveté permettant de brûler au choix du bois ou du charbon; dessus poli, buse mobile dessus ou derrière, grand four de 30x20x33 centimètres.

Nous fournissons également N° 44. Même mod. en 70 cm. de large, avec chaudière, fr. 444, pay. : 37. par mois.

BULLETIN DE COMMANDE D. 3

Je prie la Maison Girard et Boitte, 112, rue Réaumur, à Paris, de m'envoyer une cuisinière tout fonte émaillée (indiquer la couleur) au prix de Fr que je paierai Fr par mois, pendant 12 mois, à votre compte de chèques postaux (Paris 979).

Fait à le 1933

Signature :

Nom et prénom
Profession
Domicile
Département
Gare

Girard & Boitte

112, rue Réaumur, PARIS (2^e).

CHIENS TOUTES RACES
POLICE, CHASSE, GARDE, LUXE
avec pedigree et garanties.
Expéditions tous pays
CHENIL BERGER POLICIER
MONTREUIL (Seine) - Téléphone: 223
Succursale: 14, Rue Saint-Roch - PARIS

MAIGRIR sans drogues. Résultat dès le 5^e.
Ecrivez à M^{me} JOURHEND,
98, Bd Aug.-Blanqui, Paris, qui
vous enverra GRATIS sa RECETTE facile à suivre en secret. Un v^{ra} M^{ir}acle !

L'IVROGNERIE

Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratuits et franco. Ecrivez confidentiellement à :
Romédos WOODS, Ltd., 10, Archer Str. (219 DP), Londres W. 1

Vente directe du fabricant aux particuliers - franco de douane



100.000 clients par an - 30.000 lettres de remerciements
Demandez de suite notre catalogue français gratuit.
MEINEL & HEROLD, Klingenthal (Saxe) 509

AVIS

Le Détective ASHELBE reçoit tous les jours de 4 à 7 heures.

34, rue La Bruyère (IX^e) - Trinité 85-18



Après la bagarre, on trouva, dans le café saccagé, des fusils, des fouets, des vêtements et des couteaux.

GUERRE

Le meurtrier était Mathieu Demestre (ci-dessus, à gauche).

Le vétéran du campement leva les bras au ciel : — Il y a longtemps que ça devait éclater ; tu sais que, chez nous, les chevaux, les « roubitelles », le matériel et l'argent gagnés appartiennent à la tribu ; c'est une loi que nous nous imposons et nous ne pouvons conserver dans notre sein ceux qui se refusent à y obéir. Eh bien ! voici huit ans, quand Mathieu Demestre a été majeur, il a refusé de subir la loi ; il a réclamé son bien et il est parti de son côté. Bientôt, il est revenu pour essayer de nous voler. Il a été pris sur le fait et, pour s'échapper, il n'a pas hésité à blesser grièvement Thomas Demestre, son oncle. C'est à Mulhouse que ce crime a eu lieu. Nous avons pu châtier le misérable car, nous, nous n'allons jamais demander assistance aux gendarmes. Mathieu, quand nous l'avons relâché, a déclaré que, tôt ou tard, il nous tuerait, et qu'il aurait tout notre argent. Alors, nous l'avons évité. Nous croyions ne plus jamais le revoir, quand il est venu nous attendre ici, avec son frère Nicolas, sur le champ où il savait que nous devions dresser nos tentes. Au premier abord, nous l'avons cru repentant ; il avait su endormir notre défiance. Nous avons bu, trinqué et joué avec lui. Sur le champ de foire, nous avons parié contre lui le poids d'un cheval. Il a perdu cent francs qu'il a dû nous donner. Ce déboire l'a mis hors de lui et, hier soir, chez Rouffignac, il a provoqué Calixte Demestre en le traitant de « crève-la-faim » et de « sans-le-sou ». Calixte Demestre a reparié avec lui cinquante francs qu'il pouvait aller chercher immédiatement dans sa voiture quarante mille francs en billets de mille. Mathieu a accepté la gageure. Mais j'ai vu une lueur si terrible briller au fond de ses yeux que j'ai voulu retenir Calixte. Cela m'a été impossible. Calixte a rapporté les quarante coupures de mille francs qu'il a comptées devant nous tous sur le comptoir de Rouffignac. Nous étions au moins soixante-dix dans cette salle. Nous avons applaudi au triomphe de Calixte qui a voulu rentrer aussitôt à la « roubitelle » pour resserrer son argent. Ce que j'avais prévu arriva : les billets avaient excité la convoitise des deux frères, et Nicolas empêcha Calixte de sortir. Thomas Demestre vint au secours de son fils Calixte, mais Nicolas lui tapa dans le front avec un coup de poing américain. Tous les hommes de notre tribu se jetèrent sur Nicolas et le terrassèrent sans remarquer qu'il avait réussi à lancer à son frère Mathieu le revolver qu'il portait sur lui. Alors, tu sais, Mathieu s'embusqua contre le bar et tira dans le groupe qui corrigeait Nicolas. Pas une balle ne se perdit. Georges Carlos tomba, Félix Carlos aussi. Tous ceux qui ne maintenaient pas Thomas bondirent sur Mathieu



qui, dans l'obscurité, a réussi à ouvrir la porte et à se sauver. J'espère qu'on va l'arrêter et nous le ramener. Nous préférons le juger nous-mêmes. Tu vois, monsieur, comme l'affaire est simple. Nicolas et Mathieu Demestre, avec les siens, sont coupables. Tous les autres sont innocents.

Tout en parlant, le vieux roumi mendiait de la main des cigarettes et des pièces de monnaie.

— Très bien. Mais comment diable avez-vous pu amasser le magot dont vous me parlez : les quarante mille francs de Calixte, par exemple ? Et comment Mathieu Demestre pouvait-il avoir dans sa voiture deux cent mille francs de titres et de billets ?

Le vieil errant entrechoqua ses gencives édentées ; il ne connaissait pas d'autre sourire :

— Si je vous révélais les mystères de ma race, que deviendrait le secret qui nous sert si bien à vivre ?

— En ce cas, rien ne m'empêche de supposer que tout votre argent n'a pas été gagné en rempaillant des chaises ?

Le vieillard abaissa ses paupières chiffonnées :

— Tu crois donc peut-être qu'on le vole ? C'est une grave insulte, sais-tu. Si Calixte Demestre a pu montrer quarante mille francs à l'auberge, c'est qu'il les avait honnêtement amassés en économisant exactement tout ce qu'il gagnait.

« Parce que nous courons les routes du monde, tu nous assimiles, comme le font la plupart des tiens, aux rôdeurs, aux vagabonds, aux chemineaux que la faim pousse au vol, et parfois au crime.

« Non. Nous sommes une race, vois-tu ;

Le patriarche des roumis (ci-contre) promet justice au mort (en bas, à gauche).

une nation sans territoire, un peuple errant, mais qui a, malgré tout, conservé toute sa pureté primitive, toutes ses traditions et toutes ses lois. »

En me parlant, Jean Demestre avait redressé sa taille de vieux lutteur.

— Nous ne sommes pas des pauvres, continua-t-il. Nous, Romani, nous avons nos princes et nos seigneurs. Et, s'ils ne sont pas superbement vêtus, ils n'en conservent pas moins, au fond de leur roulotte, de grands coffres où s'entassent d'antiques bijoux, des armes finement ciselées, des brocarts précieux. « Nos femmes connaissent les secrets de l'avenir, les remèdes souverains que vous leur achetez parfois à prix d'or.

« Et puis, il y a le commerce des chevaux. Carlos gagnait environ sept mille francs par an. Il a donc pu, en six ans, amasser le magot que tu trouvais inexplicable... »

Jamais, depuis la grande guerre, la ville de Noyon n'avait vu en une seule fois autant de gendarmes. Pourtant, après le carnage de la nuit, la horde des romanichels s'était singulièrement réduite. La prison, l'hôpital, la morgue, les évasions l'avaient décimée. Il restait à peine dans le camp de Calixte Demestre une vingtaine de gitans qui, sous les tentes grossièrement bâchées, se rôtièrent les genoux devant les braises chaudes. Depuis qu'on leur

Le commissaire Monteil et les gendarmes de Noyon (ci-dessous) en train d'interroger les gitans.



avait enlevé leur mort, ils avaient abandonné leurs chants, leurs danses et leurs incantations désolées ; maintenant, ils conversaient amicalement et rien ne se traduisait plus sur leur visage, sinon une hébététe non feinte. Par moment, ils se levaient pour aller interroger un des gendarmes qui encerclaient le camp.

— Mathieu Demestre a-t-il été pris ? Sans quoi, c'est nous qui irons le tuer.

Vers deux heures, quand on leur annonça l'arrestation du meurtrier, ils manifestèrent une honnête satisfaction.

— C'est bon ! dirent-ils. Alors, il n'y a plus qu'à lui couper le cou.

Dans la soirée, un facteur apporta une lettre au camp ; il épela un nom. Une gitane à la démarche onduleuse s'approcha. Elle pressait contre sa poitrine un bébé minuscule. Il y avait du sang desséché sur le sein, il y en avait également sur les joues barbouillées du poupon. La femme avait encore, ouverte au milieu du front, une plaie béante. On lui remit la lettre qu'elle retourna curieusement entre ses doigts et rendit au postier éberlué. D'autres romanichels intervinrent ; la missive passa de mains en mains, et le dernier qui l'examina la rendit à son tour au facteur en demandant :

— Je ne sais pas ce que c'est que ça !...

Jamais aucun de ces bohémiens n'avait reçu de lettre.

Le soir, devant les feux, celle qui avait été l'épouse de l'assassin revêtit ses plus belles hardes et elle présida un grand Conseil de famille. On décida de combler d'honneurs la dépouille du disparu : deuil hors classe, cercueil de chêne massif avec capitonnage et poignées d'argent, fanfare de onze musiciens autour du corbillard et érection d'un caveau perpétuel au cimetière de Noyon.

— Si ça doit coûter huit ou dix mille francs, déclara la veuve aux gendarmes en leur tendant son portefeuille bourré de grosses coupures, ça ne me fait absolument rien. Tenez ! Je veux même bien tout payer d'avance.

Puis, on commanda de toute urgence un habit d'apparat pour le défunt ainsi qu'un crucifix d'ivoire qu'on devait mettre avec lui dans la bière.

— Quand on enterre un roumi, m'a dit textuellement la veuve, il faut toujours mettre auprès de lui un morceau du bon Dieu.

Enfin, l'ancienne femme de Carlos se fit promettre aide et protection contre le clan de Mathieu Demestre.

Désormais, la guerre inévitable couve sous le feu de la tente de Calixte. Et les longues nuits de rêveries éveillées, autour du bivouac, ne seront pas sans attiser davantage les haines des tribus.

La caravane plus dépeuplée encore de Demestre Mathieu a repris sa marche vagabonde ; elle foule inlassablement, de ses pieds nus, la boue des chemins. Ici aussi, les ranuncules mortelles sont ravivées par les nuits silencieuses du camp. Les deux chefs de ce clan ne reviendront jamais plus sous la tente ; leur fortune incendiée, leur « roubitelle » pillée, ils ont toujours vengeance.

— C'est pourtant si facile, m'a confié encore le vieux roumi, de se débarrasser des êtres qui vous obsèdent. Songe que la roulotte de celui que tu hais passe, à époque fixe, par les sentiers silencieux et dans les bois déserts. Un jour, la roulotte repasse ; mais elle n'a plus les mêmes occupants. Tu comprends ?...

Ainsi, pour une rixe retentissante, combien y a-t-il de massacres inconnus dans les annales des pèlerins de la grand'route !...

Emmanuel CAR.

Reportage photographique « Détective », Marcel GARRIÈRE.

Le patron de l'établissement où éclata la rixe, M. Rouffignac (ci-contre), assista impuissant à la terrible mêlée.

DE GITANS

Dans le camp, les gitanes, et à leur tête la mère du défunt (à droite), criaient vengeance.

LES IR



Un soir, comme elle sortait d'un hôtel borgne en descendant un escalier funèbre qui n'en finissait pas, elle fut interpellée par deux individus.

« Que je fais dans la vie ? »
Ecrasant son sucre contre le verre au fond de son café-crème, la petite Dora sourit d'un rire apprêté, où elle essaye en vain de mêler l'ironie au mystère. Elle mord dans son croissant avec une goinfrerie qui en dit plus que son sourire. Les paupières plissées, elle me regarde sans mot dire, d'un air équivoque.

— Oui, insistai-je ; car enfin... j'ai du mal à... vous définir...

Cette fois, elle éclate de rire.

— Eh bien ! dit-elle, devinez.

Une fois de plus, je cherche à déchiffrer ce visage, à interpréter l'aspect de toute sa personne. Une petite fille, et, visiblement, une pauvre petite fille. Un visage frais malgré le mauvais fard. Des cheveux bruns tirés à la garçonne sous une toque de feutre noir qui, juchée sur le haut de la tête, semble trop petite. Un corps jeune et nerveux, que laissent deviner une jupe de soie noire élimée et un ample manteau de voyage à col très large, genre anglais.

Je réfléchis. On voit de pareilles silhouettes à la sortie des maisons de couture, dans les ateliers de manutention des grandes librairies, partout, en somme, où des gamines

coquettes et pauvres commencent à gagner leur vie.

Pourtant, non.

Il y a en Dora quelque chose de plus sensible, de plus précaire, de plus malsain aussi, comme un fard ambigu gauchement plaqué sur une candeur mal ternie. Elle semble si jeune, cependant, et garde quelque chose de trop vif et de trop franc pour qu'on puisse la soupçonner d'être une prostituée. Où donc avais-je déjà rencontré de petits êtres de cette sorte ?... Parbleu, à Montparnasse.

Je m'avisai soudain de l'endroit où elle m'avait donné rendez-vous, et où nous devions, accoudés au comptoir. Un petit bar, au carrefour de la Croix-Rouge. Tout près de nous, une grande fille blonde et gaie, parée de la même élégance minable, plaisantait avec la serveuse et un jeune homme aux cheveux longs, au col de chemise déboutonné. Cet éphèbe tenait sous le bras un grand carton à dessin. Un bruit confus venait de la salle voisine. Au milieu des cris, des éclats de rire, des meubles bousculés, on percevait parfois des mots étranges où je démêlais le jargon des peintres. Je me souvins que nous nous trouvions à deux pas de l'Académie Jullian.

— Modèle ? risquai-je.

Ma compagne fit une moue indécise.

— Oui, murmura-t-elle... c'est-à-dire... oui et non...

— Comment cela, oui et non ?

Son regard, d'ordinaire si clair, devint dur et triste, ses joues me parurent plus pâles.

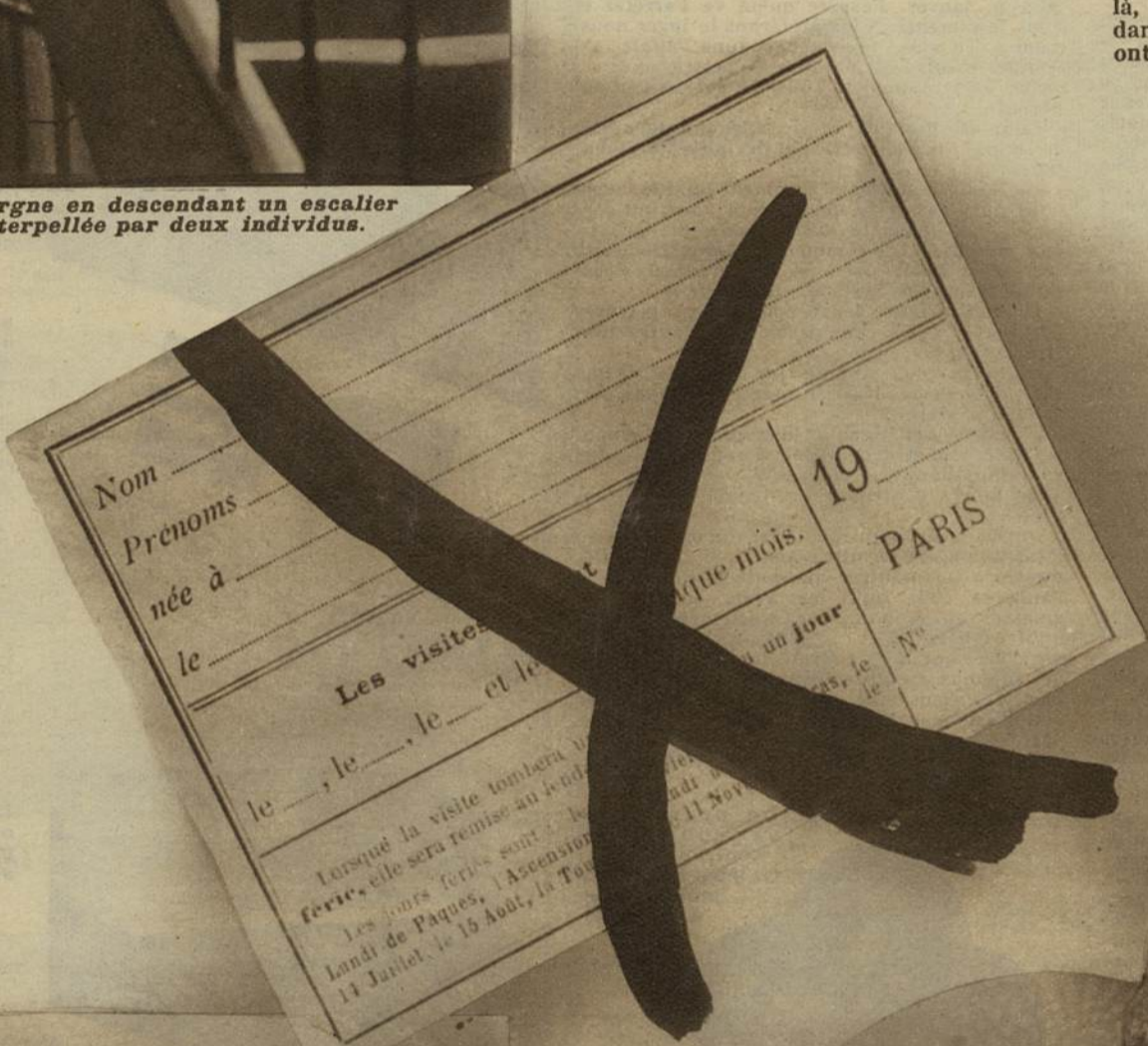
— Alors, me répondit-elle àpremeni, vous croyez, vous, que c'est un métier, d'être modèle... Vous croyez qu'il n'y a qu'à décrocher, comme ça, un matin : « Je suis modèle », pour trouver du boulot ?... Eh bien ! mon vieux...

J'étais saisi par cet éclat d'une amertume que l'on sentait longuement, quotidiennement couvée et remâchée. Amicalement, j'entraînais aux confidences la jeune fille crispée.

Elle m'expliqua :

— D'abord, des modèles, il y en a de trop. Et le nombre s'en augmente actuellement d'un important contingent de chômeuses qui viennent offrir aux artistes leurs nus, dans l'espoir de gagner quinze, vingt ou trente francs. Certains croquis ne sont payés que six ou dix francs. Mais on s'en contente. Vendeuses congédiées, dactylos licenciées, infirmières mises à pied, manœuvres d'usines débauchées, et même filles sans « michetons » — car elles aussi sont atteintes par la crise — il y a de tout...

C'était vrai. Le lundi, par exemple, à la porte de l'Académie de la Grande-Chaumière, on découvre une vraie petite foule, bigarrée, d'hommes et de femmes, plus ou moins beaux, dont l'allure a plus ou moins de caractère. Cela rappelle les anciennes « louées » de village. Les artistes viennent là, examinent le lot et, parfois, emmènent dans une salle spéciale celui ou celle qu'ils ont distingué ; ils les font se dévêtir et les



Elles essaient toutes de vivre en marge de la prostitution « légale » et d'éviter le contrôle de la « carte » (ci-dessus).

Pour arriver chez les parents de Dora, à Bagneux, on emprunte un chemin cahoteux bordé de cabanes lépreuses.

Dora, ou le type de jeunes femmes qui lui ressemblent comme des sœurs (à droite), abonde à Montparnasse.



ARRÉGULIÈRES

engagent pour une pose, ou une série de séances. Si l'employeur est une « académie », c'est devant des groupes entiers d'élèves qu'il faudra s'exhiber sans le moindre voile en gardant longtemps des attitudes souvent très fatigantes ; et il y a toujours plus d'appelés que d'élus.

— D'ailleurs, conclut Dora, même si on a la veine de trouver un artiste, il ne faut pas trop vite chanter victoire... Je ne parle pas de ceux qui vous offrent de coucher avec eux pour tout salaire... Mais le métier de peintre ou de sculpteur ne nourrit pas toujours son homme, et vous avez de pauvres types fauchés, à qui on ne peut pas en vouloir... Sans parler des fauchés à la noix. Ceux-là, après vous avoir fait travailler, vous déclarent froidement qu'ils n'ont pas de quoi vous payer ; n'empêche qu'on les voit faire la bombe, le lendemain, au Dôme, ou ailleurs... Qu'est-ce qu'on peut y faire ? Dire aux copines de se méfier, et c'est tout... Ah ! pour les femmes qui viennent faire une cure d'amaigrissement, c'est une profession... très esthétique, je vous jure... Mais pour qui voudrait bien manger tous les jours...

— Et, fis-je, lorsque... enfin, lorsque vous ne trouvez pas d'artistes ?

Elle haussa les épaules, très lasse, avec dégoût.

— Vous vous doutez bien...

— Vous faites ?...

Elle riposta :

— Oui et non.

Mon cœur se serrait.

— Je vois, dis-je, m'efforçant au naturel... Vous faites ça... sans le faire... tout en le faisant...

— Vous êtes très intelligent, gouailla-t-elle...

Une pose. Et enfin, décidée :

— C'est-à-dire que j'essaie. Mais ce n'est pas comme mode.

Je levai des yeux étonnés.

— Oui, c'est plus compliqué qu'on ne croit, poursuivait-elle... Si je m'assieds à la terrasse d'un café, seule, c'est scabreux... Et puis, il y a les gérants, les garçons, les chasseurs, qui sont toujours là pour vous proposer des combines

fructueuses... pour eux... sous peine de vous dénoncer — ou au moins de vous expulser. Mais moi, je ne marche pas, parce qu'une fois qu'on a mis le doigt dans l'engrenage... Seulement, dans ces conditions-là, je n'ai plus qu'à me débiter ; c'est clair... Quelquefois, je fais le trottoir, en changeant le plus possible de quartier. Mais ça aussi, c'est dangereux, à cause des « poulets ». D'autant plus que je n'ai pas le « poids », comme ils disent...

Je lui tendis une cigarette.

— Quel âge avez-vous, Dora ?

— Je vais prendre dix-huit piges, répondit-elle, indifférente.

Mais aussitôt, dans un rictus :

— Le bel âge, comme on dit dans les romans... L'âge de l'amour, des illusions... Tu parles !

Elle me faisait mal. Pour ne pas la laisser s'enfoncer dans son désespoir, je repris :

— Vous n'avez jamais été pincée ?

— Non, je suis prudente, ce qui augmente la difficulté, vous pensez bien. Mais si j'étais faite, je crois que j'aimerais mieux me tuer. Si vous saviez, d'après ce que dit Arlette, ma petite amie, qui, elle, a été emballée, comment on traite celles qui ne sont pas des filles en carte !... Une fois, pourtant, j'ai eu bien peur...

— Racontez.

Elle finit son café-crème.

— Voilà : un soir, en descendant, par un escalier funèbre qui n'en finissait pas, d'un hôtel borgne où j'étais montée avec un type, un vicieux qui m'avait barbée pendant une heure, deux bonshommes me sautent dessus... Ils me disent qu'ils sont des mœurs, qu'ils m'ont repérée ; ils m'emmènent... J'étais faite ! Je pleure, je trépigne... Finalement, ils consentent à me laisser aller pour cette fois, « à condition que je leur donne ce que j'ai dans mon sac », cent trente francs, trois poses et une passe... Je devais payer ma carrée le soir même, car je m'étais disputée avec maman, et je n'étais pas rentrée depuis huit jours à la maison... Mais j'étais si affolée que j'ai marché... Eh bien ! savez-vous ce que c'était ?

— Dites.

— Des copains d'un chasseur qui avait voulu me « maquer ». Ils se vengeaient comme ça. Et ils me dirent le lendemain que, si je ne leur donnais pas la moitié de ce que je gagnais, je n'avais qu'à faire attention à moi, qu'ils étaient en cheville avec des cognes de la « mondaine », et tout... Vous parlez que je me suis tirée, et que jamais je n'ai remis les pieds dans le quartier...

Un long silence, puis :

— D'ailleurs, reprend Dora, je ne fais ça que lorsque je ne peux pas faire autrement... Je n'ai pas ça dans la peau... C'est justement... ainsi... Ainsi, ce soir, tenez, j'ai rendez-vous chez B...

— B... ?

— Comment, vous ne

Elles courent après une « pose » chez un peintre ou dans une « Académie » (ci-dessous), mais, en cette période de crise, il y a déjà trop de modèles et les engagements sont des plus rares.

connaissez pas ?... C'est près de la porte Saint-Martin, un café... Il y en a plusieurs dans ce coin-là, où se réunissent les musiciens, les comédiens, les figurants de cinéma... Là, c'est plutôt pour les tournées de music-hall... Si on a de la veine, on peut être engagée par un tourneur.

— Et ça rapporte ?

Hochement de tête.

— Les femmes ont dans les vingt francs par jour... Ce n'est pas lourd... mais on s'arrange... Dans les patelins, on loge à trois ou quatre dans la même chambre et on cuisine la popote sur des lampes à alcool... Comme ça, il y a un moyen de faire des économies...

Elle réfléchit, me regarda, hésitante...

— Et puis, me dit-elle, ne vous en faites pas pour moi... Moi, je crois qu'à présent je suis vernie... Le type que je vais voir là-bas me propose une tournée dans l'Amérique du Sud...

Je sursautai.

— Faites attention, petite Dora...

Elle haussa les épaules, et, les yeux emplis, cette fois, d'une fatigue et d'une indifférence infinies, m'avoua :

— Oui, je sais ce que vous pensez... Mais que voulez-vous ?... Vous avez vu l'Opéra de qual' sous ?... Je commence à croire qu'ils ont raison et que, sur cette maudite terre, « on ne peut pas vivre et rester honnête »... C'est sans doute comme ça qu'il faut que ça finisse, tôt ou tard... Je n'ai pas encore envie de me suicider... Je verrai bien... Et si c'est le seul moyen de manger tous les jours...

Ma pitié se révolta contre un tel abandon. Il me semble qu'il faut aider cette fillette désemparée à se sauver s'il en est temps encore.

— Vous ne pouvez pas, dis-je, trouver un autre travail ?...

— Par le temps qui court, je voudrais bien vous y voir...

— Vous avez parlé tout à l'heure de votre mère ?... Votre famille ?...

Elle éclata de rire, un rire atroce, haineux, sauvage.

— Vous avez deux heures à perdre ?

— Si vous voulez.

— Bon ! Je vous emmène dans ma famille. Vous allez voir si c'est bath ! Ah ! ça vaut le voyage, je vous jure...

Nous voici dehors. Un soleil pâlot adoucissait les perspectives du carrefour. Mais je n'en jouis pas. Ce soleil ignore ou néglige trop de détresses ; cette douceur offense trop de misères.

Nous hélons un taxi.

— A Bagnaux, dit Dora au chauffeur. Après, je vous guiderai.

Et, tandis que nous roulons vers la porte d'Orléans, elle me conte sa lamentable odyssee familiale. Sa mère l'a eue « étant fille » et « pour lui donner un nom » elle a épousé un ivrogne, qui a adopté Dora. Cinq autres gosses sont nés ensuite. Ils habitaient Ivry. L'homme, qui travaillait en usine, a été congédié avec une grande partie du personnel. Au bout de trois mois de loyer impayé, le propriétaire les expulsait. Deux jours, ils errèrent, traînant meubles et hardes dans deux voitures à bras. Enfin, on leur signala, dans des terrains vagues, près de Bagnaux, une maison expropriée, qui était innocuée. Ils s'y installèrent et obtinrent de la municipalité la permission d'y rester jusqu'à la démolition.

— Il n'y avait plus de portes, plus de fenêtres, plus rien... Les Arméniens qui habitent dans les parages avaient emporté tout ce qu'ils avaient pu... On a tout rafistolé... Maintenant, il faut vivre, à huit, avec une allocation d'environ vingt francs par jour.

On m'a fait comprendre que j'étais grande, et que je n'avais qu'à me débrouiller, que maman élèverait toute seule la marmaille... Et quand je n'en rapporte pas, ou pas assez, le vieux cognac... Mais ils ne me verront plus longtemps.

A Bagnaux, nous nous engageons dans un chemin cahoteux, fleuri de culs de bouteilles et de boîtes de conserves. Au milieu des jardinets anémiques, des cabanes lépreuses bossèlent la plaine ingrate et nue, sous un ciel qui semble ici livide. Au détour d'une palissade branlante, nous nous trouvons devant la porte d'une « villa » laide et prétentieuse comme on en voit partout en banlieue, ornées d'écriteaux émaillés qui les baptisent « Mon Plaisir », « Ma Jolie » ; celle-ci, plus simplement, se prénommait « Adèle ».

— C'est là, dit Dora...

Sur un fil de fer tendu, entre une tonnelle décrépite et une grille rongée par les intempéries, pendent des loques sans nom. Deux bambins, barbouillés de terre et de crasse, jouent sur le sol pierreux d'une courette qui devait, jadis, comporter des plates-bandes. Dans la façade écaillée, les orifices des fenêtres sont bouchés de planches, de bouts de cartons, de vieux calendriers.

— Pige le palace ! ricane Dora.

Nous entrons.

— Mon artiste, annonce la jeune fille. On est venu faire un tour.

Dans cette ancienne salle à manger de petits bourgeois, que devait orner le classique buffet Henri II, et où le trou de la suspension subsiste au plafond, c'est un capharnaüm indescriptible. Caisses, boîtes, chaises dépareillées, écuellées, machine à coudre, bouteilles, bouts d'étoffe, papiers gras... Un bébé joue maladroitement avec un chat maigre. Devant le poêle bancal, une femme étique, jeune encore, mais usée jusqu'à la trame, épluche des pommes de terre. L'homme, une brute, aux yeux globuleux, la barbe longue, la moustache frangée de bave, m'offre un verre d'aramon...

Dora, au retour, déclina mon invitation à déjeuner.

Elle était prise.

— Un vieux, m'expliqua-t-elle. Un peintre anglais...

Et elle ajouta :

— Un toqué.

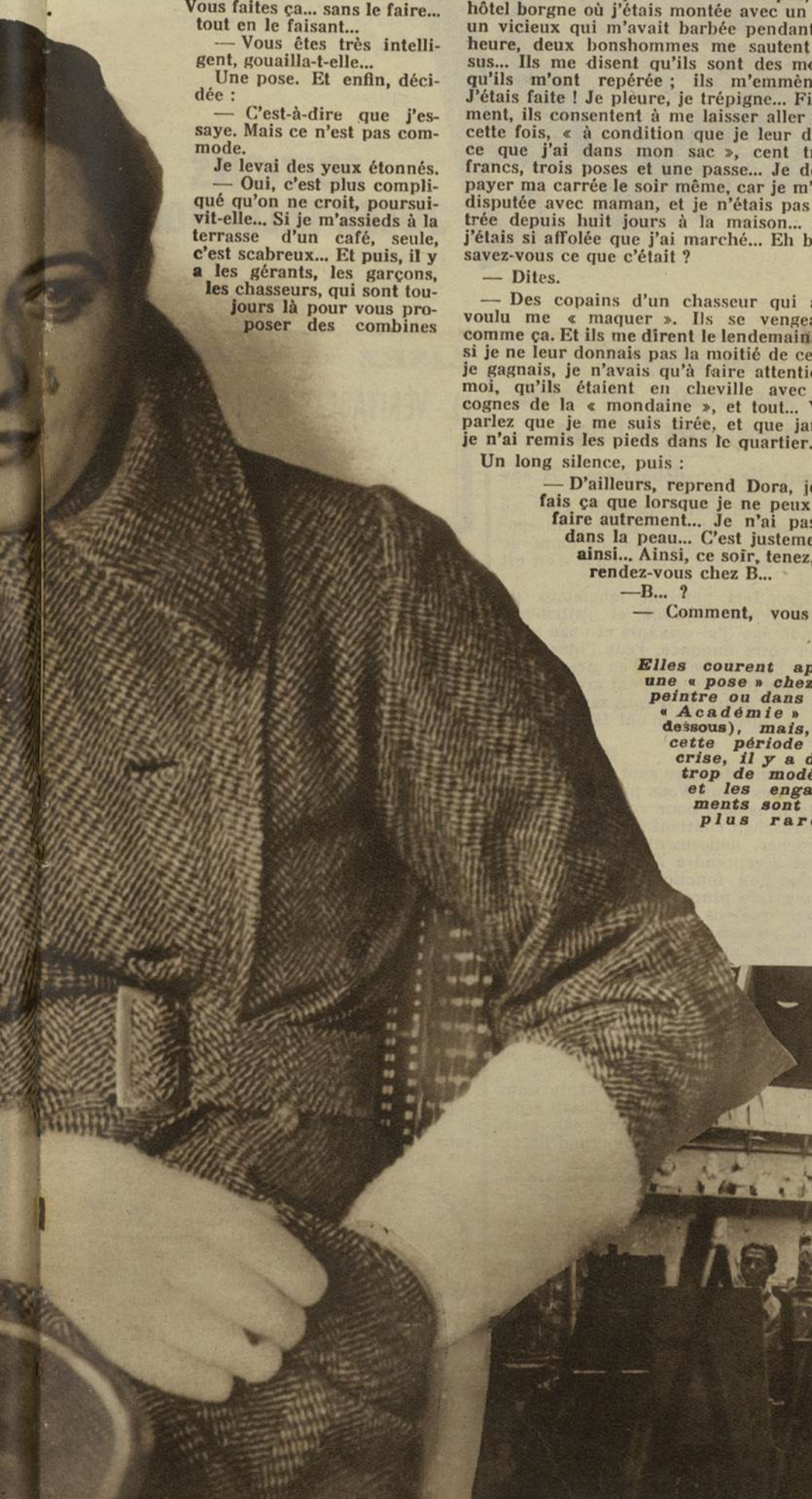
Quand je la quittai, près de la gare Montparnasse, c'était l'heure de l'apéritif. Les terrasses étaient bondées. Beaucoup de tables étaient occupées par des femmes seules, attardées rêveusement devant l'éternel café-crème.

— Des sœurs de Dora, pensai-je.

Car maintenant, averti et l'esprit aux aguets, je discernais mieux les mines traquées et cette sorte de nervosité famélique qui, sous le fard, derrière les œillades forcées et l'affreux sourire racoleur, trahit la dure angoisse du pain quotidien. Parmi ces femmes, il y avait sans doute beaucoup de professionnelles, mais, aussi, ces irrégulières qui se livrent à une prostitution honnête, non pas toutes par paresse ou par vice, mais à leur corps défendant, parce que les autres moyens de vivre, en ces temps cruels, leur échappent et qu'elles n'ont pas le courage de se tuer. Les hommes qui en usent se doutent-ils des larmes qui imprègnent leur pâture de plaisir ? Et surtout les moralistes en chambre qui les notent d'infamie ont-ils songé qu'il n'y avait souvent, pour beaucoup d'entre elles, que deux issues : la rivière ou le trottoir.

(A suivre.)

Jean-Guyon CESBRON.



DIVERS FAITS



Un de ces petits bars-alimentation où les "hommes jouent au "Ça-me-plait" à longueur de journée.

Un gâcheur du "métier"

Toulouse (de notre correspondant particulier).

Vous demandez, au café Chabaud, au Cyrano ou dans un de ces petits bars-alimentation de la place Bachelier, où les « hommes » jouent au ça-me-plait à longueur de journée, pourquoi le gérant du « 59 » a reçu deux balles dans les jambes, on vous répondra qu'on n'en sait rien. Toutefois, « ces messieurs », cravatés de couleurs tendres et chaussés de ces astucieuses pompes marseillaises qui font paraître le corps plus grand et le pied plus court, vous feront clairement entendre, en crachant avec mépris sur le carreau, quels sentiments ils nourrissent à l'égard du « cavé », qui tient entre ses mains inexpérimentées les destinées de l'établissement le mieux achalandé de la rue du Canal.

Que reprochent-ils, au fond, à M. Paul, à part son défaut de régularité dans une affaire compliquée de « placement » d'une sous-maitresse que les arbitres du milieu auront grand peine à trancher, et qui semble n'avoir été que le prétexte de la bagarre ? M. Paul, disent-ils, n'est pas du métier. On n'a pas idée, n'est-ce pas, après avoir exercé la tranquille profession de marchand de parapluies, d'embrasser une carrière qui exige, m'assurant Bébert, « du courage, de la prudence, du tact et de la diplomatie ».

M. Paul n'est pas du métier. Dès lors, pourquoi se serait-on gêné avec lui ? Les femmes, qu'il faisait venir à grands frais, lui étaient enlevées le soir-même de leur arri-

vée, par la bande de Coco et de Marcel-le-Marocain. Comment n'auraient-elles pas succombé, d'ailleurs, aux attrait violents de ces hommes énergiques qui s'imposaient par la terreur, buvaient sans payer, percevaient à même la caisse, en l'absence du patron, d's contributions extraordinaires et, l'esprit échauffé par la représentation des exploits balistiques de « Scarface », transformaient en champ de tir le salon mauve, pour se faire la main.

Hélas ! les plâtres d'art, le lustre et les glaces ne furent pas les seules victimes de leurs coups.

Un soir, dans l'estaminet, alors que les couples, sous les feux rouges, dansaient la java, la bande eut, avec le gérant, une explication tragique. La fusillade éclata brusquement. Les clients se ruèrent vers les portes, les femmes s'enfuirent en hurlant. M. Paul s'affaissa, blessé aux jambes, à titre d'avertissement. L'un de ses agresseurs fut atteint par le ricochet d'une balle qu'il extirpa lui-même de son bras, en s'enfuyant, avec la pointe de son couteau. Un autre, avant de s'élaner dans la rue, jeta son revolver fumant dans les mains de la gérante qui accourait au secours de son mari. Elle n'a pas livré le nom de l'homme. M. Paul, lui non plus, n'a pas parlé. En face de la justice bourgeoise, amis et ennemis se sont ligüés. Personne ne dira rien. La loi du milieu est sauve...

M. Paul va mieux. Dans quelques jours, derrière son comptoir criblé de balles, il reprendra courageusement sa place. Mais la guerre demeure ouverte. La bande a décidé, paraît-il, de le frapper d'une forte amende. La payera-t-il, ou bien tiendra-t-il tête à ses persécuteurs ? Le milieu tout entier s'arme pour la querelle ! Chaque adversaire recrute des partisans décidés, au besoin, à prendre sa défense, « calibre »

au poing. Le géant groupe autour de lui ses « collègues », hommes pondérés, influents, ayant du bien, ennemis des histoires ! En face d'eux se dresse la phalange des « durs », téméraires et pointilleux, qui languissent dans le loisir, aiment la bataille, connaissant le prestige des cicatrices glorieuses.

Verrons-nous donc cesser brutalement une collaboration qui, de tout temps, s'avéra si profitable aux intérêts des



La portière vénérable du "Sénat" de Toulouse.

deux parties ? Verrons-nous des luttes fratricides ensanglanter le quartier réservé ?

Des groupes tragiques parlent bas, au fond des bars. Les femmes, saisies de terreurs confuses, interrogent les cartes et le marc de café. Les portières vénérables, assises sur le seuil des maisons closes, un chauffe-pieds sous la chaise, tressaillent au moindre bruit, et leur yeux sondent anxieusement la nuit brumeuse.

Cependant, des négociations sont en cours. Les intermédiaires s'évertuent. Les présidents de l'Élysée et de la Préfecture, le président du Sénat (tels sont les noms ironiques des « maisons » principales de la rue Arnaud-Vidal) envisagent de réunir prochainement une conférence qui aboutirait à une solution pacifique et définitive du conflit.

R. B.

La bande Maucuer



Vieilli et barbu, Maucuer demeura impassible.

Marseille (de notre correspondant particulier).

La foule qui s'écrasait aux alentours de la poste de Saint-Barnabé gronda de colère, lorsque Maucuer et ses complices descendirent de l'automobile de la Sûreté de Marseille.

Mais d'importants cordons de policiers refoulèrent l'ardeur vengeresse et parvinrent à maintenir les spectateurs qui poussaient des cris de mort.

Dans le bureau, qui servit de décor au drame tragique qui ensanglanta ce coin de la banlieue marseillaise, on reconstitua la scène du crime. Il fallait établir le rôle de cha-

cun. C'est à quoi s'évertuèrent jus-

la République, chef de la Sûreté.

Maucuer, impassible, assistait à la résurrection de son crime. Son visage, mangé d'une épaisse barbe noire, ne reflétait aucun sentiment et c'est d'une voix indifférente et lasse qu'il répondait aux magistrats.

Joulià, bien peigné, bien rasé, effilait d'un geste nerveux, la pointe de sa moustache.

Fusco était une loque que les policiers avaient dû descendre de voiture.

J. C.

La foule s'écrasait aux alentours de la poste.



Son complice Joulià, bien rasé, effilait d'un geste nerveux la pointe de sa moustache.

CRIMINELS ET POLICIERS



pour **2 francs** seulement vous aurez

des ouvrages qui vous passionneront ne comportant que des

Romans-reportages policiers

Nouvelle Série

CRIMINELS & POLICIERS

qui paraîtra un mercredi sur deux (tous les 14 jours)

192 pages

sous couverture illustrée d'une photographie

ÉDITIONS JULES TALLANDIER

Elle croyait que ses maux de reins étaient dus à l'âge

Cependant elle s'en débarrasse à 71 ans

Bien des personnes pensent que les maux de reins sont une affection inséparable de la vieillesse, mais cette dame de soixante et onze ans prouve qu'il n'en est pas ainsi.

« J'ai souffert pendant longtemps de maux de reins, écrit-elle, et j'attribuais cela à mon âge (j'ai soixante et onze ans). Ayant lu votre annonce, j'eus l'idée d'essayer les Sels Kruschen. J'en prends depuis quelque temps ; ils m'ont grandement soulagée. J'ai pensé qu'il vous serait agréable d'apprendre qu'ils m'ont fait un bien inouï. »

Mme E. B...

Ces douleurs dorsales sont la rançon de la paresse des reins. Vous pouvez vous fier aux Sels Kruschen pour remettre tout en ordre. Kruschen contient tout ce qu'il faut pour amener, doucement mais sûrement, vos reins à reprendre l'activité indispensable à un bon fonctionnement de votre organisme. Une pincée chaque matin, cela suffit pour que vos reins recommencent à filtrer les poisons — notamment le dangereux acide urique — pour que votre sang rejette comme une écume les impuretés dont il est souillé. Alors votre mal de dos ou de reins, vos rhumatismes cesseront comme par enchantement. Vous ne souffrirez plus ; vous vous sentirez, au contraire, dispos, actif, vigoureux, en un mot rajeuni.

Les Sels Kruschen sont en vente dans toutes les pharmacies et leur usage régulier ne revient qu'à 3 sous par jour. 9 fr. 75 le flacon ; 16 fr. 80 le grand flacon (suffisant pour 120 jours).

Gendarmes, Facteurs, Policiers en retraite, Détectives amateurs devenez correspondants du Service d'Enquête d'une organisation honorable assurant recherches et encaissements. Si concours suivi et résultats, il sera alloué de bonnes rémunérations. Réponse à toutes lettres. Ecrire S. J. F., service E, 49, rue d'Hauteville, Paris (10^e).

DE JOLISSEINS



Pour développer ou raffermir les seins un traitement double, interne et externe, est nécessaire, car il faut cavitaliser à la fois les glandes mammaires et les muscles suspenseurs. Seul le TRAITEMENT DOUBLE SYBO vous donnera rapidement une belle poitrine. Préparé par un pharmacien spécialiste, il est excellent pour la santé et d'une efficacité garantie. Demandez la brochure gratuite envoyée discrètement. Lab. T. SYBO, 34, rue Saint-Lazare, Paris (9^e).

LISEZ LE VÉRITABLE D'ARTAGNAN

En vente dans les kiosques et les Bibliothèques de Gares.

LE RÉCIT COMPLET : 1.50

SANS RIEN VERSER D'AVANCE

Vous pouvez avoir pour 12 versements mensuels de

25 FR — NOTRE

MONTRE-BRACELET DAME

en OR, qualité parfaite, garantie 5 ans sur facture

Catalogue gén. n° 32 gratis sur demande

BULLETIN DE COMMANDE

à adresser AU COMPTOIR RÉAUMUR

78, rue Réaumur, Paris (2^e)

Veillez m'adresser la Montre-bracelet dame en OR à 300 fr. que je paierai 25 fr. par mois le 1^{er} de chaque mois

Nom _____ Signature _____

Adresse _____

Profession _____

ÊTES-VOUS NE sous une Mauvaise Etoile

GRATUITEMENT

Le professeur OX offre de vous venir en aide et de vous révéler les plus intimes secrets de votre vie. Le prof. OX, qui est le plus sérieux des astrologues de notre siècle, vous guidera dans la vie, comme il le fait pour des personnalités connues dont vous pouvez envier la fortune et les amours. Un simple conseil du prof. OX vous aidera à vous faire aimer par l'être qui vous est cher. Ses révélations sur votre vie et celle des personnes qui vous entourent seront troublantes ; la précision de ses calculs, depuis la date de votre naissance jusqu'à ce jour, lui permet de vous dire ce que vous ferez demain. Cette étude précise vous sera envoyée gratuitement par le professeur OX lui-même. Ecrivez-lui vos noms, prénoms, date de naissance et adresse ; joignez si vous le voulez, 2 francs pour les frais de rédaction.



Professeur OX Service 257 - P. 1, avenue Pilando, ASNIERES (Seine)

LA PROIE DU SADIQUE

Martigues (de notre correspondant particulier).

Un homme allait à travers les Martigues endormies. Il courait à travers les ruelles. Il frappait aux portes. Il interrogeait les passants attendus. Et tous ceux à qui il s'adressait remarquaient son visage pâle, tordu par l'angoisse :

— Vous n'avez pas vu Malou ?
Telle était la question mille fois répétée par ce père inquiet à la recherche de son enfant.
Malou... Qui ne connaissait, aux Martigues, cette fillette !... Elle n'avait que neuf ans ; pourtant, sa forte constitution, la précocité de son caractère laissaient croire à beaucoup qu'ils se trouvaient en présence d'une adolescente de quinze ans.

Sur la grand'place que les joueurs de boules animaient de leur entrain et de leur faconde méridionale, le long des canaux de la petite Venise, où les pêcheurs raccommodaient leurs filets, on était habitué à entendre son grand rire clair.

Et, soudain, ce rire s'était tu...
— Vous n'avez pas vu Malou ?
Depuis la veille, un dimanche, personne ne l'a aperçue. Elle était allée au cinéma avec sa sœur, plus jeune qu'elle de deux ans, et ses petites amies, Fernande et Paulette.
— Amusez-vous bien ! avait dit la mère, en les embrassant.

Mais, à sept heures, la petite sœur était rentrée, seule :

— Et Malou ? avait demandé Mme Paulet. Où est-elle ?
La gosse avait répondu :
— A l'entr'acte, elle est allée chercher son goûter. Elle est rentrée mais elle est repartie tout de suite. Elle n'est plus revenue au cinéma.

— Et qu'est-ce qu'elle t'a dit ?
— Qu'elle allait faire une commission.
— Où ?
— Elle ne l'a pas dit.
Lorsque, vers huit heures, le père, qui travaillait comme ouvrier à la Brasserie, ouvrit la porte, il demanda à son tour :
— Où est Malou ?
La mère était pâle. Elle essaya d'expliquer :
— Elle n'est pas rentrée. Elle doit être chez Fernande.

Et, jetant un châle sur ses épaules, elle sortit pour se mettre à la recherche de l'enfant. Une heure s'écoula, terriblement longue. Chez le père, l'impatience avait fait place à l'inquiétude. Et, quand il revit sa femme tout en larmes, il comprit qu'un malheur était survenu.

— Qu'est-il arrivé à Malou ?
— Je ne sais pas. Personne ne l'a vue !
C'est alors que M. Paulet était sorti à son tour. Il était tenaillé par l'angoisse. Il tremblait. Des pêcheurs, des amis le rencontrèrent, pâle, qui interrogeait tous les passants, qui se penchait sur tous les canaux tranquilles et transparents où rien n'émergeait, où rien ne faisait tache.

— Vous cherchez quelque chose ?
— Oui. La « pitchouno » (la petite).
A dix heures, n'y tenant plus, il alla avertir le commissaire, M. Mortier.
— J'ai perdu ma petite. Il faut qu'on m'aide à la retrouver.

— ...Allez ! Commencez les recherches de suite, ordonna M. Mortier à ses agents et aux gendarmes, quand il eut entendu le récit du père. Rassemblez des volontaires.

Et, toute la nuit, on rechercha Marie-Louise Paulet. On fouilla la ville, les pinèdes et les taillis. Des pêcheurs endimanchés parcouraient les canaux, le moteur au ralenti. Rien...

Rien, jusqu'au matin. On avait retrouvé la trace de la fillette. Des témoins venaient déclarer que, la veille, ils avaient aperçu Malou prendre, vers six heures, le boulevard Mongin, puis l'avenue Camille-Pelletan.

Les recherches s'orientèrent vers la campagne toute plantée de maisonnettes où s'épanche la surpopulation de la petite ville, le long de l'étang, aux abords de la route de Marseille. Gendarmes et gardiens, qui avaient passé leur nuit à ces recherches, interrogeaient les propriétaires des villas et des cabanons. Personne ne savait rien. Puis, vers dix heures, M. Mortier, commissaire de police, apprit qu'on avait découvert le cadavre de Marie-Louise Paulet, au quartier Sainte-Anne, à un kilomètre de Martigues.

La foule s'y rua, et il fallut lui barrer le sentier où gisait le pauvre cadavre.

C'était en contre-bas de la route nationale, à 60 mètres, au bord du canal de Rove, qui ourle la rive de l'étang, par delà la voie ferrée, dont les rails rouillés accusent la pénurie du trafic, dans un coin caché, un coin prédestiné à quelque dialogue d'amoureux plutôt qu'à ce duel inégal et tragique.

Le vieux garde Vincent s'était découvert devant le petit cadavre qu'il venait de trouver là. Tous l'imitèrent. Le frère corps replié sur lui-même étendait un bras. L'autre main était ramenée sur la gorge, autour de laquelle un cache-nez était encore serré...

— Je suis passé par là dix fois sans rien voir, raconte le brave garde aux inspecteurs Raoux et Assaillet, de la 9^e Brigade mobile. Il y a un quart d'heure, j'ai ramassé le bérêt blanc que voici à quelques mètres d'ici. J'ai fouillé partout. Je savais bien ce que j'allais trouver. Eh bien ! quand je l'ai aperçue, comme ça, j'ai été tout chaviré.

Le docteur qu'on était allé chercher fit brusquement relever la tête aux policiers qui déchiffraient sur le sable la trace des pas :

— L'enfant a été violée.
— Ce sera dur d'arrêter le coupable, murmura l'inspecteur principal Raoux.

— Et pourquoi ? demandai-je.
— De tous les criminels, on dirait que le sadique est le plus rusé, le plus clairvoyant dans l'art de tromper, de dérouter. C'est une remarque que j'ai vérifiée déjà plusieurs fois !

Le sable ne portait aucun indice appréciable. Rien dans les touffes géantes de joncs ; rien sur le sentier qui escalade le talus abrupt.

L'inspecteur photographia le corps, l'emplacement, les abords. Il regardait toutes ces maisonnettes blotties dans la pinède, où les chiens hurlaient.

— Est-ce par là ?... Ou par là ? fit-il en se retournant vers l'étang qui miroitait à la plus belle lumière du monde.

Le petit cadavre fut enlevé et transporté au cimetière. C'est là que le père, M. Paulet, vieilli de dix ans d'un seul coup, les yeux caves, vint, en sanglotant, embrasser pour la dernière fois sa fille, avant que le bistouri du docteur Bérout lui eût rendu insupportable la vue de ce corps mutilé.

— Ma pitchouno ! Ma pitchouno ! hurlait l'homme courbé sur le visage glacé !

A l'aide du rapport du docteur Bérout, des investigations des policiers, il fut facile de reconstituer les dernières heures de la petite Malou. Dans l'estomac, on découvrit des pâtes alimentaires non digérées. Le pain du goûter, par contre, a déjà été assimilé. Dans la chevelure de la fillette, il y a des brindilles de paille et de foin. Tout cela est acquis.

Lorsqu'elle quitta le cinéma, abandonnant sa sœur et ses camarades, Malou allait sans doute retrouver l'homme qui devait la tuer. Il l'avait attirée dans quelque coin obscur, à l'aide de bonbons ou d'un cadeau. Et la petite y était allée en pleine confiance, sans remarquer le tremblement nerveux qui agitait les mains de son compagnon, ni le feu trouble et inquiétant de son regard.

Elle n'entendait que la voix à la fois douce et sinistre de celui qui devait être son meurtrier. Lui ne pensait qu'au forfait qu'il allait commettre. Ce fut dans une grange que le sadique entraîna sa proie. Brutalisée par cet homme, l'enfant se débattit. Elle s'évanouit. Il l'étrangla à l'aide de son foulard.

Après avoir secoué ses vêtements pleins de foin, il emporta le corps et le jeta sur le bord du canal. Puis il s'enfonça dans la nuit...

Des enfants, tous les enfants de Martigues, ont accompagné le petit cercueil blanc au ci-

Tout le monde connaissait Malou (ci-contre), cette fillette toujours souriante.

On enleva le petit corps (ci-dessous) pour le transporter dans le cimetière.

metière. Dans le long cortège, des policiers se sont mêlés à la foule. J'en vois qui, oubliant la cérémonie, ne sont attentifs qu'aux conversations, ou aux visages qu'ils cherchent à déchiffrer comme le plus difficile rébus.

— Rien, toujours rien, disaient les enquêteurs ce deuxième jour.

La tombe fermée, la petite ville s'est murée. C'est qu'elle n'est pas banale, la vieille cité des pêcheurs, la ville aux trois clochers, qui groupent trois fractions souvent opposées, elles-mêmes divisées en sectes.

On appelle au commissariat un habitant. Quel qu'il soit, il est l'homme d'un clan, d'un parti. Ce qui fait la joie d'un clan, excite la rage de l'autre. Et comme la police, sans prendre garde à ces considérations, convoque qui lui est utile, c'est toute la ville qui prend l'attitude du silence. Près du pont qui conduit au commissariat, des flâneurs sournois sont là pour épier qui entre et savoir qui n'en sortira pas...

Personne ne sait rien.
Pourtant, quelqu'un a vu, dimanche, un automobiliste qui invitait deux jeunes filles à monter dans son auto... Mais l'automobiliste s'en est tenu là et il était à 40 kilomètres, le soir.

Les policiers ont remarqué un jeune pêcheur qui, en barque, par le canal, revenait souvent inspecter les parages où le cadavre fut découvert. On l'arrête. Il balbutie, il s'embrouille. Les enquêteurs le poussent, le traquent, lui tendent des embûches ; il y tombe. C'est lui.

Non ! il reprend son sang-froid, il donne des alibis formels. Il est resté, une nuit et un jour, au commissariat, mais il en sort ; hébété, il s'enfuit en frôlant les murs, comme un malfaiteur...

— L'assassin est ici, pourtant ! rage l'inspecteur Raoux, du haut du talus où il est revenu, en désignant Martigues endormie au soleil de midi, sur l'eau verte.

La nuit venue, la peur et les soupçons courent les rues.

Autour de la table de famille, les enfants, les petites compagnes de Marie-Louise, sont maintenant hantées jusqu'au cauchemar par cette mort horrible.

Jean CASTELLANO.

Il fallut barrer à la foule qui se ruait le sentier qui menait au bord de l'étang où gisait le pauvre cadavre.



Vieilli de dix ans d'un seul coup, le père, M. Paulet, répond à un enquêteur.



Le frère corps, replié sur lui-même, avait été étranglé par un cache-nez.



Martigues (ci-dessous), la petite Venise, continuait pourtant à s'épanouir au soleil.



ENSORCELEU



La rue d'Aerschot est bordée de maisons vieillotées et d'un mur gris.

Bruxelles (de nos envoyés spéciaux).

EST par un matin pluvieux que le commissaire Opladen, du Kriminal-Præsidium-Polizei de Cologne, débarqua sur le quai de la gare de Bruxelles. Il releva le col de son pardessus et descendit d'un pas paisible le boulevard Anspach.

Après avoir avalé un café dans un bar de la place de la Bourse, il continua sa promenade et, par la rue Haute et les quartiers pittoresques qui la bordent, gagna le Palais de Justice dont l'énorme masse de colonnes, de coupoles et de tours massives domine toute la capitale.

Il tenait toujours sa petite valise de cuir à la main. Pour rien au monde, il n'eût voulu s'en séparer. Elle contenait de précieux documents qui devaient l'aider à découvrir les autres crimes de Vincente Barcelona, à percer à jour la mystérieuse personnalité du meurtrier de Marguerite Kruft. Il y avait, outre des photographies, une lettre.

Ce fut celle-ci qu'il tendit au commissaire la police belge qui le recevait.

« Je soussignée, Mariette Fanage, déclare m'engager à envoyer chaque mois une certaine somme d'argent à Vincente Barcelona, faute de quoi je l'autorise à révéler à la police le crime dont je me suis rendue coupable.

« Fait à Bruxelles, en août 1932. »

Et une main malhabile, une main dont les travaux ménagers avaient durci, noué les doigts, avait signé ce nom : Mariette Fanage.

Le commissaire Opladen revivait l'arrestation de Barcelona, revoyait l'homme effondré sur une chaise, tandis que le commissaire Némitz et lui procédaient à la perquisition.

Il avait pâli lorsque Némitz avait retiré, de dessous une pile de draps, les bijoux de Mme Heinz, la patronne de Greta Kruft.

Mais un tremblement nerveux l'avait saisi lorsque Opladen s'était mis à trier les lettres contenues dans un léger coffret de bois. Il y avait de tout : des lettres de créanciers, des missives d'amoureuses, des demandes de rendez-vous, des promesses d'argent, des petites annonces soigneusement numérotées et, surtout, cet aveu de Mariette Fanage, singulièrement significatif, terriblement accusateur.

Interrogé, l'Italien balbutia :

— Mariette Fanage était ma maîtresse. Etant servante dans une brasserie de Bruxelles, elle s'était liée d'amitié avec une de ses compagnes, Hélène Verleeren. Ce serait cette jeune fille qu'elle aurait tuée...

— Vous souvenez-vous de cette affaire Verleeren ? demanda le commissaire allemand au policier belge.

— Parbleu ! Mais jamais nous n'avions soupçonné qu'il s'agissait d'un crime...

Hélène Verleeren demeurait rue d'Aerschot, rue tranquille et calme, bordée, d'un côté, par de petites maisons basses et, de l'autre, par un immense mur gris, protégeant les multiples voies de la gare du Midi. Au fond d'une cour où le salpêtre avait plaqué de larges taches verdâtres, où du linge humide suintait quotidiennement, Hélène avait une petite chambre, située au premier étage. Petite chambre terne, sans lumière et sans air, où la petite bonne menait une existence sans joie et sans rêve.

Combien de fois n'avait-elle pas déclaré à ceux qui l'approchaient :

— J'en ai assez de cette vie !... Un beau jour, vous me trouverez morte. Je me délivrerai moi-même.

Un matin, alors qu'elle étendait le linge

dans la cour moisie, une voisine lève la tête vers la fenêtre étroite qui distribuait une lumière avare dans la chambre d'Hélène. Il y avait trois jours que l'on n'avait pas vu la petite servante.

Depuis la veille, une odeur tenace filtrait sous la porte de sa chambre, une odeur entêtante : celle du gaz.

Le commissaire de police, averti, fit ouvrir la porte, briser la fenêtre. Sur le lit en désordre, un corps gisait, raidi dans la mort. Hélène Verleeren s'était évadée de la vie.

Du moins, on le croyait. Aussi, ce fut sans difficulté que le Parquet délivra le permis d'inhumer. Et la pauvre fille s'en alla, solitaire, dormir de son dernier sommeil dans l'immense nécropole de Bruxelles.

Et voici que, soudain, sa mort venait s'éclaircir d'une lueur nouvelle. Le récit que Barcelona avait fait au commissaire Opladen révélait un drame autrement terrible que le suicide banal d'une petite bonne lassée d'une vie médiocre et sans avenir.

Mariette Fanage avait profité des liens d'amitié qui l'unissaient à Hélène Verleeren pour lui soutirer ses confidences. Hélène avait quelques économies. Avec l'existence terne qu'elle menait, partagée entre la brasserie et sa petite chambre, elle n'avait guère l'occasion de dépenser. Une soirée passée de temps en temps dans un bal, fréquenté surtout par les servantes et les valets de chambre des grandes maisons bruxelloises, n'arrivait guère à entamer son petit pécule.

Aussi l'argent, peu à peu, s'était amassé. Mariette Fanage le sut. Elle décida de s'en



Deux policiers belges interrogent le mari de la victime, M. Demoulin.

Telle fut du moins la version que donna Barcelona. Mais...

Arrêtée à Liège, où elle était servante dans une brasserie, sur un coup de téléphone du Parquet de Bruxelles, Mariette Fanage protesta avec de grands cris indignés :

— C'est sous la menace que mon amant m'a forcée à écrire cette lettre. Je devais lui envoyer 500 francs tous les mois... Je l'ai fait depuis le mois d'octobre. Maintenant, je ne peux plus... Alors, il s'est vengé...

D'autre part, plusieurs lettres avaient été découvertes où Hélène Verleeren disait son dégoût de vivre et son désir de mourir.

L'autopsie du cadavre fut décidée. Mais elle se révéla impossible ; il ne restait presque plus rien du corps...

Barcelona a-t-il menti ? Mariette Fanage est-elle une victime ? Eclaircira-t-on jamais cette mystérieuse affaire de la rue d'Aerschot ?

Deux jours plus tard, M. Opladen était à Liège. Il savait que Barcelona y avait fait un assez long séjour lorsque, après avoir accompli une peine de quatre ans de prison, il avait quitté Bruxelles, sous mandat d'expulsion. La capitale devenait dangereuse pour lui. Ses exploits y étaient trop connus. L'amant des servantes, l'ensorceleur des femmes de ménage et des soubrettes avait trop fait parler de lui.

Après avoir séduit celle sur laquelle il avait jeté son dévolu — ordinairement employée dans une riche maison —, après s'être mis au courant des habitudes de ses maîtres, de leur présence, de leur absence, il fixait un rendez-vous à l'heure où il savait la maison vide.

La jeune fille y courait, trop heureuse de passer quelques instants de liberté avec celui qu'elle aimait. Elle l'attendait longtemps, piétinait d'impatience, à la porte d'un bal ou à la table d'une brasserie. Le bandit arrivait avec une heure ou deux de retard :

— Une affaire importante m'a retenu, s'excusait-il.

Aveuglée par sa confiance et par son amour, la victime pardonnait toujours, sans se douter que cette affaire importante n'était autre que le cambriolage de la maison qu'elle venait d'abandonner.

A Liège, Barcelona avait pris pension dans une maison bourgeoise de la place des Béguinages. La propriétaire, une femme méfiante, dont la vie retirée s'écoulait derrière des portes fortement verrouillées, fut la dernière à savoir qu'elle hébergeait un dangereux bandit.

L'Italien demeurait toute la journée étendu sur son lit, occupant les heures à fumer des cigarettes anglaises et à lire les journaux.

Une fois la nuit tombée, il sortait. Sa première visite était pour un certain café du quai de la Batte où sa maîtresse, Mariette Fanage, travaillait comme servante. Elle lui remettait de l'argent et Barcelona s'enfonçait alors dans le quartier sinistre qui avoisine les quais de la Meuse. Rue Barbe-d'Or, rue Saint-Georges, les lupanars ouvraient sur la rue humide des gueules tièdes. Derrière les fenêtres, des prostituées, accoudées sur des coussins, le front contre les vitres, surveillaient les allées et venues des passants.

Mais Barcelona allait seul, le front baissé, l'air sournois, et partout on craignait son passage. On le savait fourbe et hargneux.

Enfin, un beau jour, la police apprend quel être dangereux se trouve dans ses murs. L'Italien a déjà commis quelques méfaits. Il est en rupture d'expulsion. On décide, à la Sûreté, rue Saint-Etienne, de l'arrêter.

Un soir, trois inspecteurs se rendent place des Béguinages. Ils frappent à la porte du numéro 5. Une tête de vieille femme apparaît. Il faut discuter de longs quarts d'heure, montrer cartes, insignes de policiers, ordres de perquisition pour qu'elle consente à lever les chaînes qui barricadent la porte.

Tant de bruits, tant de discussions ont averti Barcelona. En silence, il s'est glissé par la fenêtre sur le toit d'un entrepôt, puis, se suspendant par les mains, il s'est laissé glisser dans une cour étroite. De là, il a gagné la rue.

La porte de la maison était ouverte. Un policier montait la garde sur le seuil où la propriétaire se tenait, les mains jointes, tremblante de peur. Barcelona les frôla, tourna le coin du mur et s'enfuit dans la nuit.

Le lendemain, Mathilde Tilly, une servante de brasserie qui logeait et travaillait avec Mariette Fanage, vint avertir la police que Barcelona avait donné rendez-vous à sa maîtresse sous le pont Maghin. Là, la jeune femme devait lui remettre l'argent nécessaire à sa fuite.

Quand les inspecteurs arrivèrent, ils ne trouvèrent plus personne. Une puissante voiture flait le long des berges de la Meuse. Ils surent plus tard qu'elle emmenait Vincente Barcelona.

Le criminel, une fois de plus, leur échappait.

M. Opladen se trouvait dans le bureau de M. Waxweiler, directeur de la police judiciaire. Celui-ci venait de mettre le policier

Sur le zinc du débit (en bas, au centre) se trouvaient trois verres, deux vides et un à demi plein.



On soupçonna qu'un des trois consommateurs était Putzeys (à droite) et il fut écroué à la prison de Liège (ci-dessus).

emparer. Pour cela, elle se comporta exactement comme devait le faire plus tard son amant avec la pauvre Greta Kruft.

Un soir, on organisa un petit souper à deux dans la chambre d'Hélène. Son amie va la chercher à la sortie de son travail. Il est tard. Minuit sonne bientôt à tous les clochers de la ville. Personne ne les voit rentrer rue d'Aerschot. La maison dort, penchée sur sa cour obscure.

Pendant le souper, Mariette Fanage jette un poison dans l'assiette de son hôte. Celle-ci sent un besoin de s'étendre. Sa meurtrière couche le corps déjà pesant sur le lit, fouille les meubles, s'empare du magot. Puis, elle range soigneusement la chambre. Sur sa couche, Hélène Verleeren râle doucement.

D'un coup d'œil, avec un sang-froid déconcertant, la criminelle inspecte la pièce. Toutes traces de son passage ont disparu. Tout est en ordre. Avant de sortir, elle ouvre le robinet à gaz. Un sifflement léger fuse. La femme râle. Une porte se ferme doucement. Une ombre s'en va dans la nuit...

Et, quelques jours plus tard, Mariette Fanage dut se réjouir de voir, sur les journaux, son crime transformé en suicide grâce à cette habile mise en scène.

R

Au 52 de la rue de Trixhay M^{me} Demoulin tenait une épicerie-buvette (ci-dessous) où venaient consommer les ouvriers des charbonnages voisins



allemand au courant de la vie de Barcelona, à Liège. On vint à parler du crime de Cologne. Le commissaire du Kriminal-Præsidium-Polizei tira de sa valise une photographie et la tendit au directeur. C'était celle représentant le cadavre de Marguerite Kruff, étendue sur la dalle de la Morgue. On y voyait sa pauvre figure de bête traquée, ses yeux convulsés de souffrance et d'horreur, son bras levé dans un geste de défense et surtout son corps nu, lardé de coups de poignard, à la gorge béante.

M. Waxweiler sursauta. Ce cadavre, il ressemblait beaucoup à celui de Mme Demoulin, l'épicière de Wandre, qui avait été sauvagement tuée à coups de couteau le 28 septembre dernier et dont on recherchait depuis l'assassin.

Mme Demoulin avait été tuée de la même façon que Greta Kruff. Même genre de blessure, même acharnement de l'assassin à larder sa victime de coups multipliés...

Et M. le commissaire Waxweiler revit, en un éclair, toute cette mystérieuse affaire sur laquelle il travaillait depuis cinq mois.

Mme Demoulin tenait une épicerie au numéro 52, de la rue de Trixhay. Epicerie qui tenait également lieu de bar où venaient consommer les ouvriers employés aux briqueteries voisines et aux charbonnages qui dressaient vers le ciel les « belles fleurs » supportant les roues et les câbles des bennes à charbon.

Le 28 septembre, à huit heures trente, comme chaque jour, le mari, M. Demoulin, partit pour la Fabrique Nationale où il était chef de service; Henri, le fils, fut au lycée de Liège, emmenant sa petite sœur Lambertine jusqu'à l'école de Wandre.

Mme Demoulin resta donc seule dans son petit magasin propre. Dans la rue, une équipe de terrassiers s'occupait à des travaux de voirie. A neuf heures, les ouvriers cessèrent le travail pour le casse-croûte. Ils se répartirent dans les cafés environnants. La rue resta vide.

A neuf heures et quart, un livreur, Jacques Monami, de Hermalle-sous-Argenteau, apporta un colis de marchandises à Mme Demoulin. Il trouva la porte close.

A neuf heures et demie, étant revenu, il eut la curiosité de regarder par le trou de la serrure. Un corps gisait à terre, baignant dans une mare de sang: Mme Demoulin avait été assassinée.

Et l'enquête aussitôt commença. Sur le zinc, trois verres; deux vides, l'un à demi. Les assassins étaient-ils au nombre de trois?

Plus de trente personnes furent inquiétées. Une lettre anonyme avait dénoncé Albert Trampus, un vieil Italien, travaillant aux charbonnages de Wandre. On fut le chercher jusqu'au fond de la mine. Il eut de la peine à prouver son innocence, car de nombreuses présomptions l'accusaient.

Parce qu'il avait dit à un camarade: « Laisse-moi tranquille avec cette histoire de Wandre », Joseph Gargnach, dit « Clignette », fut accusé d'être l'auteur de l'assassinat. Heureusement pour lui qu'il avait un bon alibi.

Le 12 octobre, on découvrait, dans une oseraie de Hermalle-sous-Argenteau, des vé-



La nuit tombée, il se rendit dans les bouges du quai de la Batte (ci-dessus).



Rue Barbe d'Or, les lupanars ouvraient sur le trottoir humide leurs gueules tièdes.



Une servante de brasserie, Mathilde Tilly (ci-dessus), travaillait avec Mariette.

crime à Wandre où il logeait dans les tuyaux de terre que fabriquait la Briqueterie. Bien des indices laissaient croire que c'était lui qui était le coupable.

Et voici que, soudain...

M. A. Waxweiler considérait la photographie de Greta Kruff.

— Curieux!... J'ai l'impression... C'est Vincente Barcelona qui doit être l'auteur du crime de Wandre. Ce doit être lui l'assassin de Mme Demoulin. Il connaissait le village, les habitudes des épiciers.

— A quelle date fut-il délogé de la place des Béguinages?

— Le 24 septembre.

— Et le crime fut commis le 28... Il est prouvé que Barcelona, à cette date, avait franchi la frontière.

— Oui, mais il a pu revenir en une journée. Liège n'est pas loin de Cologne et les trains sont fréquents...

Ainsi, pour la police judiciaire, la culpabilité de Vincente Barcelona ne fait point de doute.

Mais que devient, dans l'affaire, Putzeys, l'homme de la Sûreté, sur qui pourtant pèsent de lourdes charges?... Est-il innocent? Est-il complice?...

Toujours le mystère!

■ ■ ■

Et d'autres accusations se précisent contre l'assassin de Marguerite Kruff. D'autres crimes lui sont attribués. Partout où le bandit a passé, des meurtres ont été commis qui sont demeurés impunis. Jusqu'à Florence, où, peu de jours après la fuite de l'Italien, on découvrit, dans un galetas, le cadavre d'une jeune femme ligotée sur son lit. La malheureuse était morte de faim et déjà les rats avaient entamé sa chair pourrissante...

Tous ces crimes ont-ils eu Barcelona pour auteur? Bien des indices le laissent croire. Mais pourra-t-on jamais le prouver?

Et, dans cette ombre de mystère qui l'environne, le visage du meurtrier de Cologne prend un aspect plus sinistre et plus inquiétant encore. L'ensorceleur de femmes appartient-il à l'espèce répugnante des sadiques et des vampires, si chère à la légende nordique?

Etienne HERVIER.

Reportage photographique « Détective » (J.-G. SÉRUIER).



Barcelona (ci-contre, à gauche) avait donné rendez-vous à Mariette Fagnage sous le pont Maghin (ci-dessus).

tements portant des taches suspectes. Ils appartenaient à Ernest Melotte, domestique de ferme à Lixhe. On l'arrêta. On perquisitionna dans sa chambre. Un gilet fut découvert où des morceaux avaient été découpés.

— Ce gilet portait des traces de sang, déclara un policier à Melotte et vous avez enlevé à l'aide de ciseaux ces taches accusatrices!

— Pas du tout, répondit le valet de ferme. J'ai pris dans ce gilet des pièces pour réparer mon pantalon.

Et de montrer la preuve à l'appui. Quant aux taches relevées sur la veste, c'étaient des taches de graisse!

La police judiciaire piétinait. La Sûreté qui, de son côté, menait l'enquête, piétinait également. Une sorte d'émulation divisait entre elles les deux polices de la ville. La Sûreté marqua un point en arrêtant le Polonais Putzeys. Louche individu, maintes fois condamné, il se trouvait à l'époque du

Agen (de notre correspondant particulier).

Il fut un dimanche que le scandale éclata. A Beauville, joli bourg de l'Agenais, dans la douce et fertile plaine traversée par la Garonne, c'était la fin de la messe. Les paysans, aux habits de fête, les femmes en toilette sortaient en rangs pressés de l'église dont le clocher s'ébranlait de sonneries joyeuses.

Des groupes s'assemblaient sur la grand'place, sur le seuil des cafés enfumés, autour de la fontaine, sur le porche de l'église. On discutait ferme, ici de la politique, là du dernier cours des bestiaux, ailleurs du temps et des travaux de la campagne.

Bertrand, le fermier de Roquelaure, est un beau parleur et la plupart du temps ses avis sont assez écoutés.

Il était environné, ce matin-là, d'une dizaine de ses concitoyens qui, tout en machant, d'un air pensif, leur pipe de merisier, l'écoutaient discourir sur les événements actuels. Soudain ils le virent pâlir. Une femme s'avancit vers lui. Une femme d'une quarantaine d'années, dont le visage dur se barrait d'une ride obstinée, dont les yeux brillaient de colère et de haine.

Tous la reconnurent. C'était Elisabeth Lacoste, la gardeuse de moutons qui vivait dans une mesure de pierres, à quelque cent mètres du village.

On murmurait bien des choses sur elle ; qu'elle courait les galants ; que bientôt elle allait avoir un enfant dont on ne savait à qui attribuer la paternité.

Bertrand eût voulu fuir. Mais il fallait rompre le barrage des gens qui se groupaient autour de lui. Il sentit que toute l'attention du village tournait autour de cette femme.

Elisabeth Lacoste s'était arrêtée face à face avec Bertrand. Celui-ci essaya de crâner, mais, en face du visage sévère de la femme, il sentit sa désinvolture l'abandonner soudain.

LE BOUC ÉMISSAIRE



Le fermier Bertrand, de Roquelaure (au premier plan) et Jean Authier entrent, menottes aux mains, à la prison d'Agen.



A la porte de la maison du maire (ci-dessus) Elisabeth, blessée, vint s'abattre. Elisabeth Lacoste (en bas, le visage bandé) exploitait une petite ferme (ci-dessous).



— Bertrand...

Tous les visages étaient penchés. Tous les yeux fixes. Toutes les oreilles tendues. Une vieille, aux yeux clignotants derrière d'épais verres de lunettes, avait fait de sa main un cornet acoustique.

La femme parlait d'une voix basse, lente, implacable.

— Bertrand... c'est la dernière fois que je viens t'implorer... Veux-tu réparer ce que tu as fait ? Tu sais que mon enfant est de toi...

Un murmure plana sur la foule. Bertrand essaya de ricaner, mais sa voix sonnait fausse et gênée.

— Que me veut celle-ci ?... C'est une folle !...

Une main venait de s'abattre sur son visage. Puis, sans ajouter un mot, la bergère tourna les talons et s'en fut à grands pas rageurs.

Une voix murmura :

— Quel scandale !...

Quand il releva la tête, Bertrand ne rencontra que des regards ironiques ou hostiles. Il voulut reprendre la discussion, mais il se heurta à un mutisme général.

— C'est une folle ! répéta-t-il, rouge de confusion, et je vais parler plainte contre elle.

Il se dirigea vers la gendarmerie, le cœur plein de haine, jurant de se venger de cette femme qui venait de révéler à tout un village sa lâcheté.

Elisabeth Lacoste avait repris dans sa petite ferme sa vie quotidienne. Elle essayait de tuer en son cœur le chagrin qui la rongait. Elle avait eu confiance en ce beau parleur de Bertrand. Elle avait rêvé de fonder un foyer où il aurait eu sa place, où elle aurait mené l'existence heureuse des épouses campagnardes, au milieu d'un cheptel prospérant sans cesse, et environnée de bambins éveillé.

L'homme l'avait trahie, abandonnée, lorsqu'il avait su qu'elle allait être mère. Il valait mieux oublier cette trahison et ne plus songer qu'à celui qui allait naître.

Mais, tandis qu'elle tricotait les menus vêtements de laine du bébé, elle sentait parfois des désirs de vengeance se gonfler en son cœur.

Elle menait, chaque matin, ses moutons brouter dans la plaine et ne les ramenait que le soir. La température exceptionnellement douce de cette fin de janvier — véritable température de printemps — autorisait ces longues stations en plein air.

Un soir que tout s'était passé comme à l'ordinaire, Elisabeth revenait lentement vers sa mesure. Les moutons, agglutinés les uns aux autres, allaient de leur petit pas trotinant, soulevant la poussière du chemin. Le chien s'évertuait de droite et de gauche.

Soudain, une ombre se glisse hors d'une haie, bondit sur la paysanne. L'agresseur tient un bâton à la main. Il en frappe la malheureuse qui pousse un cri de souffrance, si violemment que cette arme improvisée se rompt en deux morceaux.

Elisabeth est une femme d'une vigueur peu commune. Elle se défend. Mais, craignant que ses forces ne l'abandonnent, elle fuit, toujours poursuivie par son agresseur.

C'est à la porte de la maison du maire de Beauville qu'elle vint s'abattre, le visage ensanglanté, plusieurs côtes brisées, le ventre tordu de douleurs atroces.

C'est là qu'on la releva pour la transporter dans une clinique, à Agen. On fouilla les prés environnants, les buissons et les bois, espérant retrouver le criminel. Vainement : il avait disparu dans la nuit.

Elisabeth est maintenant étendue sur un lit, la tête couverte de bandages, le regard fiévreux et comme halluciné.

Un gendarme se penche sur elle et l'interroge :

— Connaissez-vous votre agresseur ?

Elisabeth secoue la tête avec peine :

— Non !... Je ne puis vous donner qu'un vague signalement de lui... C'est un jeune homme, mince, frêle, chétif...

Quand on sut ce signalement dans le pays, il n'y eut qu'un cri pour accuser Jean Authier.

— Lui seul est capable de commettre un crime !

— C'est lui qui a fait le coup !

Pupille de l'Assistance Publique, Jean Authier avait été placé dans une ferme des environs. Tout de suite, l'enfant du malheur avait senti la haine des paysans peser sur ses épaules. Il n'était pas né dans le pays ; il ne pouvait pas aimer cette terre qu'il cultivait ; de père et de mère inconnus, il ne pouvait avoir en lui que de mauvais instincts.

On défendit aux gamins du village de le fréquenter. On l'accusa de tous les méfaits commis. Une poule avait-elle disparu ? C'était Jean Authier qui l'avait volée. Une meule était-elle endommagée ? C'était Jean Authier le coupable.

Il était devenu le bouc émissaire de

Chaque matin, la bergère partait dans la plaine pour y faire paître son troupeau.

tous les péchés de Beauville. Lui seul était capable d'avoir tenté d'assassiner la bergère. Pour une fois, la vindicte populaire avait raison. Quand les gendarmes vinrent l'interroger, le gamin se troubla et fondit en larmes :

— Oui ! c'est moi qui ai fait le coup !

— Mais tu n'avais aucune raison d'en vouloir à Mlle Lacoste.

— Non ! Mais on m'avait promis cent francs si j'assommais la femme.

— Qui ?

— Bertrand !...

Les gendarmes sursautèrent. Bertrand, de Roquelaure, le galant de la gardeuse de moutons, celui qu'elle avait giflé en public sur la grand'place de Beauville !...

Mais le don Juan de village le prit de haut lorsque les policiers se présentèrent chez lui :

— Tout ça, c'est des menteries ! On sait ce que vaut Jean Authier. C'est un chenapan !...

Et, à son tour, il accabla le jeune homme d'accusations.

— Cependant, des témoins vous ont vu avec lui, le lendemain de l'agression de la grand'place.

— C'était tout à fait par hasard.

On met alors les deux complices en présence. Scène terrible, où tous deux se jettent à la face injures et sarcasmes.

Mais on ne put établir la part exacte de chacun...

Au petit jour, un homme et un gamin, menottes aux mains, entourés de gendarmes, s'en vont vers la maison d'arrêt d'Agen.

L'homme baisse la tête. Le gamin regarde effrontément les villageois qui s'affairent autour des étables.

Peut-être sent-il une obscure joie, lui, le bouc émissaire, à voir un de ceux qui l'accablaient de mépris, chargé de la même haine et de la même réprobation que lui.

Louis PALAUQUI.



La sœur de la victime (ci-dessus) aida à la transporter dans une clinique d'Agen.



CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES,
TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 52.801 : Classes primaires complètes : Certificat d'études, Brevets, C. A. P., professorats ;

Broch. 52.806 : Classes secondaires complètes : baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit) ;

Broch. 52.813 : Carrières administratives.

Broch. 52.823 : Toutes les grandes écoles.

Broch. 52.828 : Emplois réservés

Broch. 52.830 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 52.837 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 52.846 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondancier, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publiciste, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 52.848 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, espéranto. — Tonrisme.

Broch. 52.857 : Orthographe, rédaction, versification calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. 52.862 : Marine marchande.

Broch. 52.870 : Solfège, chant, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. 52.872 : Arts du Dessin (cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).

Broch. 52.881 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeuse, coupeur chemisier, professorats).

Broch. 52.888 : Journalisme, secrétariats ; éloquence usuelle.

Broch. 52.892 : Cinéma : scénario, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. 52.897 : Carrières coloniales.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

A TITRE DE RECLAME POUR NOUS FAIRE CONNAITRE
GRATIS Une BONNE MONTRE
plate, jolis décors,
mouvement soigné et garanti
Tout lecteur de cette annonce peut
bénéficier de notre réclame et recevoir
une montre en écrivant de suite, à
G. TRIOULLIER, Avenue Brémontier
à PESSAC, près Bordeaux (Gironde).

VIVRE-HEUREUX

J.B. Renaud professeur à l'Institut d'astrologie, vous offre de vous vanir en ordre - AMOUR-MARIAGE SANTÉ - AFFAIRES - ENNUIS. Envoyez-lui écrit de votre main. Votre nom, adresse et date de naissance exacte. Joignez 5fr. pour frais.

Institut du Professeur J. B. RENAUD
27, Avenue d'Italie B. P. 11 - PARIS-13^e

VOTRE AVENIR

sera scrupuleusement étudié par un homme de science à qui ses récents travaux astrologiques ont valu la plus brillante réputation parmi les autorités compétentes.

Par une étude sérieuse sur votre personnalité, le Pr. Littre vous fixera avec précision sur ce qui se passe dans votre entourage. Ses précieux conseils vous aideront à réussir dans les affaires sentimentales. Il vous révélera les dons innés que vous ignorez peut-être et vous indiquera la meilleure façon de les utiliser.

Demandez l'étude gratuite qui vous est offerte par cette annonce en envoyant avec votre date de naissance, vos nom, prénoms et adresse. Joignez, si vous le voulez 2 fr. 50 en timbres-poste.

Pr Littre D Bureau 9 BP 33 PARIS.

UN HOROSCOPE GRATUIT

est offert aux lecteurs de ce journal par le célèbre professeur KIND. Astrologue universellement connu, pour qui le PASSÉ et l'AVENIR des Destinées Humaines n'a pas de Secret. Grâce à la précision troublante de ses Prédications, il vous aidera à vous faire AIMER DE L'ÊTRE QUI VOUS EST CHER ; à réussir brillamment dans la VIE et à connaître à votre tour le BONHEUR auquel vous avez droit. Qu'il s'agisse d'AFFAIRES, d'AMOUR ou de SANTÉ, vous qui avez des peines et des soucis, n'attendez pas un jour de plus et demandez-lui l'ÉTUDE GRATUITE de votre VIE. En spécifiant si vous êtes : Mme, Mlle ou M^r, indiquez votre NOM et Prénom, date de naissance et adresse exacte. Joignez si vous le voulez bien 2 fr en timbres-poste pour frais d'écritures. Professeur KIND. Service : A. C. 25, Galerie des Marchands. PARIS (8^e).

Voulez-vous être forts, vaincre et réussir ?

CONSULTEZ Mme Thérèse Girard, voyante célèbre, diplômée. Expériences sous contrôle scientifique connue du monde entier par ses prédictions et ses conseils. 78, av. des Ternes, (17^e). De 1 à 7 h. cour, 3^e étage.

MARtha MARY VOYANTE : Trans. postale. Fixe date 6^e p. loc. d. sable et crist. 1 à 7 h. sauf L. 70, r. Pindarcourt (20^e) 5^e et. Mét. : Pl. d. Fêtes. P. cor. 20 f. 50.

M^{me} LEBERTON TAROTS, CHIRONOMANCIE, ASTROLOGIE. De 1 h. à 7 h. ou par corresp. 20, rue Broy, 1^{er} à gauche, PARIS (Etoile).

6 FR. LES CHEFS-D'ŒUVRE DU ROMAN D'AVENTURES

LE DÉMON DES DELARONDE



LES CHEFS-D'ŒUVRE DU ROMAN D'AVENTURES

K. T. KNOBLOCK

LE DÉMON DES DELARONDE

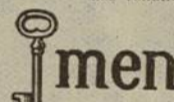
6 fr.

Le « bayou » de la Louisiane, marécage semi-tropical, infesté de moustiques et des redoutables serpents fer-de-lance : c'est dans ce décor opulent et sensuel que les descendants éternels d'une famille de colons français, sont devenus des sortes de seigneurs oisifs, régnant sur leurs esclaves noirs et esclaves eux-mêmes de toutes les passions qui rôdent dans une atmosphère de richesse, de solitude et d'ennui.

GRAND CONCOURS

2000 PHONOS ou T. S. F. DONNÉS GRATUITEMENT

à titre de propagande, à toutes personnes donnant la réponse du rebis ci-dessous et se conformant à nos conditions.



Avec ces trois dessins, trouvez le nom d'un grand homme d'état français universellement connu.

Réponse

Envoyez votre réponse en découpant cette annonce. Joindre une grande enveloppe timbrée portant votre adresse aux

E^{ts} EMYPHONE (Serv. Concours 116) 17, rue Sedaine, Paris XI^e

POUR 5 fr. 50
NOUS OFFRONS à titre de propagande, suivant nos indications sans engagement de votre part, au choix :
Montre de poche hom. ou dame, avec chaîne, ou Montre-bracelet homme ou dame. Garantie 6 ans. Indiquez lumineux ou non. Nos env. sont faits cont. remb^t.
Horlogerie D. P. ERVICT, 40, rue Amelot, Paris

7 fr. le CENT Copies d'ad. et gains suivis à CORRESPONDANTS 2 sex. p. lois Etab. T. SERTIS, Lyon.

CONCOURS 10 AVRIL 1933

Secrétaire près les Commissariats de

POLICE à PARIS

Pas de diplôme exigé. Age 21 à 30 ans. Accessibilité au grade de Commissaire. Ecrire : Ecole Spéciale d'Administration, 28, Bd des Invalides, Paris-7^e.

1.000 frs p. mois et plus pend. loisirs 2 sexes. Tte l'année. Manufact. D. PAX, Marseille.

100 fr. le mille, adresses à copier p. enveloppes, travail assuré partout. Manuf. Vulcan, 2, Lyon.

9 volumes in-4^e reliés.

15 MOIS DE CRÉDIT

LA MARNÉ VERDUN

Rien à payer d'avance pour recevoir au complet la magnifique

HISTOIRE ILLUSTRÉE DE LA GUERRE DE 1914

PAR GABRIEL HANOTAUX
de l'Académie Française, Ancien Ministre des Affaires Étrangères.

La Guerre de 1914 à 1918, dans le monde entier, sur tous les fronts et sous toutes les formes, sur terre, sur mer, dans les airs et sous les flots.

TOUS CEUX QUI ONT VÉCU LES HEURES EFFROYABLES DE LA GUERRE VOU-DRONT POSSEDER DANS LEUR BIBLIOTHÈQUE UN OUVRAGE QUI RETRACE TOUTES LES PÉRIPIÉTIES DU PLUS FORMIDABLE DRAME QUE L'HISTOIRE AIT ENREGISTRÉ

Abondamment illustré, complété par de nombreuses cartes claires et précises, ce splendide ouvrage, ENTièrement achevé et LIVRABLE IMMÉDIATEMENT, est une œuvre considérable qui permet enfin à chacun de VOIR et de COMPRENDRE la Guerre Mondiale.

La seule Histoire de la Guerre qui soit l'œuvre d'un véritable historien.

NEUF beaux volumes 0^m25 x 0^m32, luxueusement reliés vert-amarante, attribués or aux dos, lettres dorées. 60 fr. PRIX : 900 fr., réglables par mensualités de 60 fr. au comptant : 850 fr. (1^{er} en France et Afrique du Nord).

2.146 ILLUSTRATIONS CARTES — PORTRAITS

NOTICE DÉTAILLÉE GRATIS SUR DEMANDE

BULLETIN à envoyer copié ou signé à

DÉTECTIVE-PUBLICITÉ

35, rue Madame, Paris-6^e

Veillez m'adresser (francs en France) l'Histoire de la Guerre de 1914, de G. HANOTAUX, 9 vol. reliés, 900 fr., que je paierai 60 fr. par mois, ou au comptant 850 fr. ci-joints ou contre remboursement.

Nom _____
Profession _____
Domicile _____

SIGNATURE :

20 BEAUX volumes élégamment reliés

25 FRANCS par mois rien à payer d'avance

COLLECTION "L'AVENTURE"

Les plus beaux romans criminels et d'aventures, policiers et mystérieux.

A TRAVERS LES STEPPES GLACÉES DU CANADA, MARINS, NAVIRES, Océans TÉNÉBREUX, LES BAS-FONDS DE LA CHINE, etc.

Drame, Passion, Astuce, Châtiment

TITRES DES 20 VOLUMES RELIÉS :

| | |
|---|---|
| LOUIS CHADOURNE... Le Maître du navire. | JACK LONDON... Croc-Blanc. |
| CURWOOD... Le Piège d'Or. | ... L'Aventureuse. |
| ... Les Amurs les plus Farouches. | ... Belliou La Fumée. |
| ... Nomades du Nord | E. PUJARNISLE... Belliou et Le Courtaud. |
| DANIEL DE FOE... Le Bout du Fleuve. | MAURICE RENARD... Le Bonze et le Pirate. |
| ... L'Étonnante Vie du Colonel Jack. | G. REVAL... Le Péril Bleu. |
| JULIEN GUILLEMAND... Le Mystère de l'Oiseau-Noir. | J.-H. ROSNY JEUNE... La Tour du Feu. |
| RIDER HAGGARD... (She) Elle. | R.-L. STEVENSON... La Contrée aux Embûches. |
| LARS HANSEN... Aux Prises avec le Spitzberg. | ... Les Nuits des Iles. |
| | ... Les Méaventures de John Nicholson. |
| | NIGEL WORTH... L'Homme du Coffre. |

Un ensemble de chefs-d'œuvre du genre, choisis spécialement pour les lecteurs de DÉTECTIVE.

Les 20 volumes reliés, franco en France et Afrique du Nord : 380 francs, payables

25 FRANCS par mois ou au comptant **340 francs.**

Notice illustrée gratis sur demande.

Bulletin à copier ou signer et envoyer à

DÉTECTIVE-PUBLICITÉ

35, rue Madame, Paris-6^e

Veillez m'adresser, franco, la Collection "L'Aventure", 20 vol. reliés, 380 fr., que je paierai 25 fr. par mois et 30 fr. le dernier mois. Ou au comptant : 340 fr. ci-joints ou contre remboursement.

Nom et prénom _____
Profession _____
Domicile _____

SIGNATURE :

DÉTECTIVE

Les irrégulières



Ce ne sont pas des prostituées ! Mais la misère a désespéré beaucoup de jeunes femmes. Elles sont déjà dans le sillage des enfants perdus, et le drame permanent et la mort rôdent autour d'elles.

(Lire, pages 8 et 9, la pitoyable et belle enquête de Jean Guyon-Cesbron.)

AU SOMMAIRE { Démons et déments, par Louis Roubaud. — Le parricide d'Arnèke, par H. L. — Un gâcheur du « métier », par R. B. — La bande DE CE NUMÉRO { Maucuer, par J. C. — La proie du sadique, par J. Castellano. — L'ensorceleur, par E. Hervier. — Le bouc émissaire, par L. Palauqui.